IMAGES

Le général Sir Archibald Wavell, commandant en chef des forces impériales britanniques dans le Moyen-Orient, artisan de la victoire du désert de l'Ouest.

NUMÉRO SPÉCIAL

VICTOIRES EN LIBYE

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE
No. 591 — LE CAIRE EGYPTE 6 JANVIER 1941 — 15 MILL.

LES ARTISANS DE LA VICTOIRE

Le général Wavell



Le général Sir Archibald Wavell est âgé de 57 ans et est né au mois de mai 1883. Sa famille compte de nombreux militaires et son père était le major général A. G. Wavell. Il fit ses études à Winchester et à l'Académie militaire de Sandhurst. Il servit, pour la première fois, dans la guerre sud-africaine au cours de laquelle il fut décoré.

Durant la dernière guerre, Sir Archibald Wavell combattit en France de 1914 à 1916. Il fut blessé et fut décoré de la médaille militaire. En octobre 1916, il se rendit au Caucase et remplit les fonctions d'attaché militaire auprès de l'armée russe jusqu'en 1917. En juillet 1917, il rejoignit le corps expéditionnaire anglais en Egypte dont il fit partie jusqu'en 1920.

De 1922 à 1926, il fit partie de l'état-major général au War Office. De 1930 à 1932, il commanda la 6ème Brigade d'Infanterie à Aldershot. Il fut nommé major général en 1933. Jusqu'en 1935, il commande la 2e division à Aldershot où il doit, d'ailleurs, diriger les cours de motorisation de l'Ecole militaire.

En 1936, il est le premier militaire anglais à assister aux manœuvres de l'armée soviétique.

En août 1937, il commande en chef les forces britanniques en Palestine. En janvier 1938, il est nommé lieutenant général. En juillet 1939, il reçoit le commandement en chef des forces britanniques à l'Est de Malte. L'Est de Malte, pour l'Angleterre, c'est une vaste région qui commence à La Valette, l'ancienne capitale des Chevaliers, et qui finit à Karachi, sur le golfe Persique. Elle comprend Malte, le canal de Suez, la Palestine, l'Irak, l'Arabie et Aden.

Le général Wavell a écrit en 1928 un livre sur la campagne de Palestine, au cours de l'autre guerre. Il a brossé du général Allenby, qu'il a bien connu, un tableau magistral où l'on retrouve certains traits de son caractère à lui. Comme Allenby, le général Wavell est dur avec les autres comme il l'est avec lui-même. Il aime les hommes forts et déteste les gringalets.

Aux jeunes et fringants élèves officiers d'Aldershot, il tint un jour ce langage dépourvu de tendresse :

— Vous avez l'air de beaux perroquets avec votre attirail. J'aimerais mieux vous voir en plein hiver, en maillot de bain, en train de vous battre sur une steppe. Ça vous forgerait autrement le corps que vos défilés de demoiselles.

Une autre fois, un élève ayant toussé à plusieurs reprises, le général Wavell interrompit son cours et lança à l'intention de l'enrhumé cette phrase cinglante :

— Je ne suis pas dans un sanatorium. Quand on tousse, on ne devient pas soldat.

Rudesse, qui n'en cache pas moins de solides qualités de cœur.

Du général Wavell, on a dit qu'il était « un des premiers techniciens de l'Empire ». C'est aussi un des « apôtres » de la motorisation.

Il a une solide réputation de meneur d'hommes. Son principe est : attaquer, toujours attaquer. D'après lui, le chef qui prend l'offensive a toujours la supériorité sur son adversaire.

Les événements qui viennent de se dérouler au désert de l'Ouest ont montré à quel point il avait raison.

L'amiral Cunningham



La flotte a joué un rôle considérable dans les dernières opérations du désert. Avant que l'offensive ne commence, la flotte a effectué divers bombardements de la côte, lesquels ont eu pour résultat de détourner l'attention italienne de l'endroit où les troupes anglaises allaient attaquer. Par la suite, la flotte a collaboré étroitement avec l'armée de terre, bombardant préalablement les objectifs visés par cette dernière.

La flotte de la Méditerranée orientale est commandée par l'amiral Sir Andrew Brown Cunningham qui a succédé l'année dernière à l'amiral Sir Dudley Pound.

Agé de 56 ans, l'amiral Cunningham « tient » la mer depuis l'âge de treize ans. Il a passé la majeure partie de sa vie à bord de destroyers. Aux Dardanelles, il commandait le destroyer « Scorpion », d'illustre mémoire.

Il présida la sous-commission de contrôle naval interalliée. En 1932, il fut nommé aide de camp naval du roi d'Angleterre.

En 1933, il fut nommé vice-amiral commandant la flotte de destroyers de la Méditerranée. Il demeura à ce poste jusqu'en 1936. En 1937, il fut nommé commandant de la flotte de ligne de la Méditerranée. Il occupa ensuite le poste de chef-adjoint de l'état-major de l'Amirauté. En 1939, il fut nommé à ses fonctions actuelles. En août 1939, il a fait une visite à Istamboul où ses anciens adversaires, les Turcs, lui ménagèrent un chaleureux accueil.

Le général Wilson



Le général Sir Henry Maitland Wilson assume le commandement des forces britanniques en Egypte. Il a, à ce titre, joué un rôle essentiel dans l'offensive du désert de l'Ouest et ce sont les troupes dépendant directement de son commandement qui ont surpris les Italiens et les ont chassés du territoire égyptien.

Le général Wilson est âgé de cinquante-huit ans. Il a fait ses études au collège d'Eton. Tout comme le général Wavell, il a pris, de 1899 à 1902, part à la guerre sud-africaine au cours de laquelle il fut décoré de la Queen's Medal avec deux palmes et la King's Medal avec deux palmes.

Durant la dernière guerre, le général Wilson fit, à plusieurs reprises, parler de lui dans les dépêches et reçut le D.S.O.

De 1927 à 1930, il commanda le premier bataillon de la « Rifle Brigade ». En 1930, il devint instructeur en chef de l'Ecole d'état-major de Camberley, occupant ce poste jusqu'en 1933. Il commanda, de 1934 à 1035, la 6ème Brigade d'Infanterie. Il fut nommé lieutenant général en 1935. Depuis 1937 et jusqu'au moment où il fut nommé en Egypte, soit en juin 1939, il commanda la 2ème division à Aldershot.

L'A.C. Collishaw



L'aviation a joué, dans la conduite des opérations du désert de l'Ouest, un rôle aussi important, sinon plus, que la flotte.

L'aviation britannique, dans les opérations du désert, est placée sous le commandement d'un héros de la dernière guerre, l'Air Commodore Raymond Collishaw.

L'Air Commodore Collishaw, qui est âgé de 47 ans, est d'origine canadienne. Il a commencé sa carrière dans la marine du Canada. Il s'engagea dans l'aviation navale en 1915 et commanda ensuite plusieurs escadrilles en France.

Dans la liste des victoires aériennes remportées par les pilotes de l'Empire britannique pendant la Grande Guerre, il vient en second rang avec un total de 60 appareils abattus. Après la guerre, il servit en Egypte, il commanda le détachement de la R.A.F. qui accompagna l'expédition en Russie méridionale. Il servit encore en Irak, fut transféré en Angleterre et revint finalement en Egypte.

Le général O'Connor



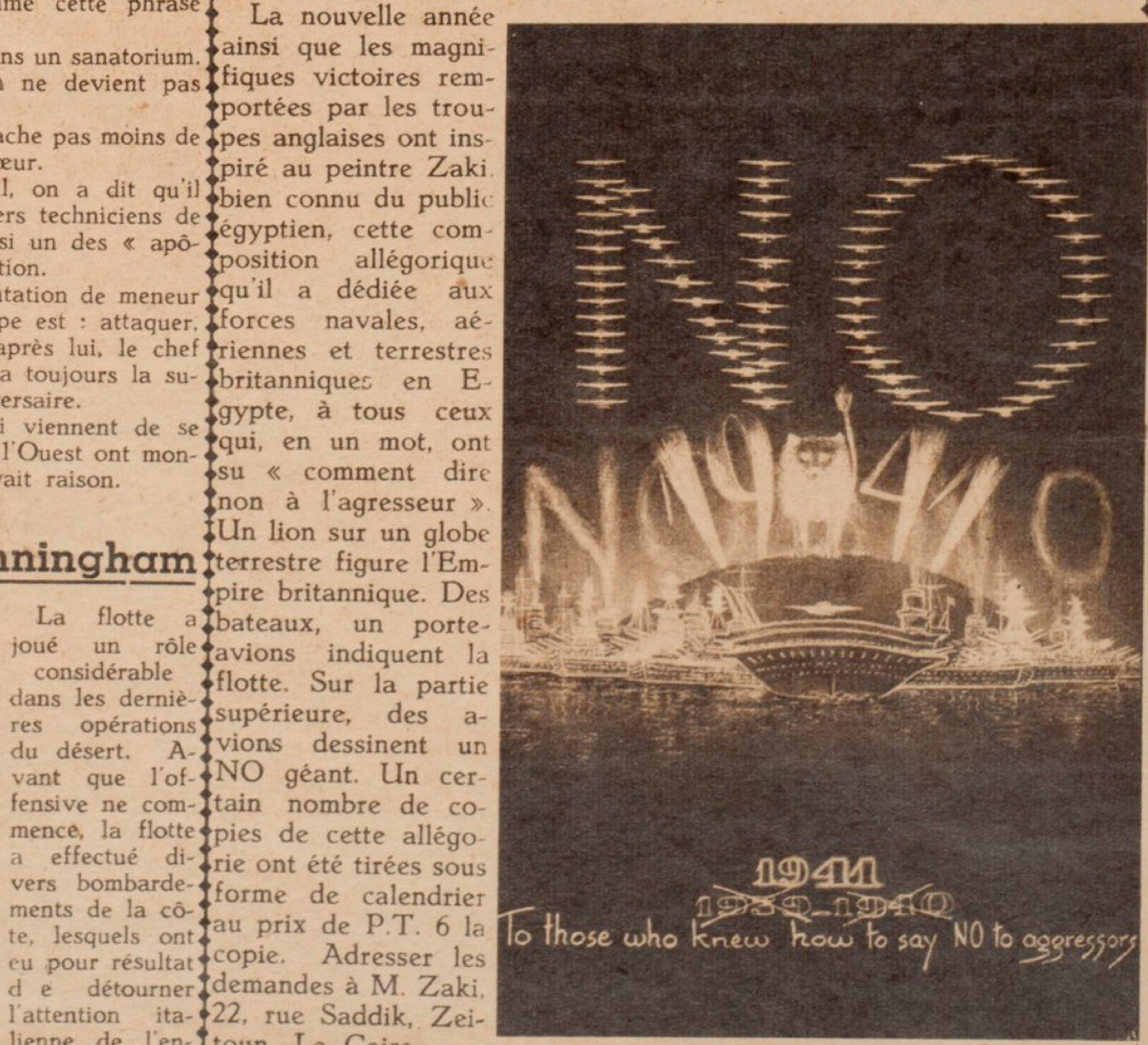
Si le commandement des troupes britanniques casernées en Egypte est assumé par le général Wilson, c'est — par contre — le général O'Connor qui assume le commandement des forces anglaises participant aux opérations dans le désert de l'Ouest.

Le général O'Connor a, à son actif, une carrière militaire des plus remplies. Fait à noter : il collabora au cours de la dernière guerre avec l'armée italienne qu'il combat aujourd'hui.

En 1918, le général O'Connor commanda un bataillon du régiment de volontaires londoniens connu sous le nom de « The Honourable Artillery Company ».

Transféré de France avec la 7ème division dans le but de donner le coup de grâce aux Autrichiens, le général O'Connor participa à la prise de l'île de Lapadoli. En reconnaissance du rôle qu'il joua dans cette bataille, le général O'Connor fut cité à l'ordre du jour de l'armée de lord Cavan. Il reçut également du commandement italien la médaille de bravoure en argent.

La nouvelle année ainsi que les magnifiques victoires remportées par les troupes anglaises ont inspiré au peintre Zaki, bien connu du public égyptien, cette composition allégorique qu'il a dédiée aux forces navales, aériennes et terrestres britanniques en Egypte, à tous ceux qui, en un mot, ont su « comment dire non à l'agresseur ». Un lion sur un globe terrestre figure l'Empire britannique. Des bateaux, un porte-avions indiquent la flotte. Sur la partie supérieure, des avions dessinent un NO géant. Un certain nombre de copies de cette allégorie ont été tirées sous forme de calendrier au prix de P.T. 6 la copie. Adresser les demandes à M. Zaki, 22, rue Saddik, Zeitoun, Le Caire.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

Le bilan d'une année

Certaines informations venues cette semaine d'Angleterre brossent un tableau intéressant de l'œuvre accomplie par la flotte et l'aviation britanniques au cours de 1940.

Au cours de 1940, la flotte anglaise a accompli un nombre impressionnant d'exploits. Elle a, au cours de la campagne de Norvège, détruit un nombre important de bateaux de guerre allemands. Elle a rendu possible l'évacuation de 350.000 soldats anglais et français à Dunkerque. Elle a, en Méditerranée, porté des coups très rudes à la flotte italienne de ligne. Elle a assuré le transport d'un corps expéditionnaire à destination de la Grèce. Elle a collaboré avec les forces terrestres et aériennes dans l'offensive du désert de l'Ouest. Elle a, enfin, permis d'amener des quatre coins de l'Empire les renforts nécessités par les opérations actuelles sur les divers fronts.

Les chiffres manquent au sujet des pertes infligées par la flotte anglaise aux flottes allemande et italienne. On peut affirmer, cependant, que l'action de la flotte anglaise a fait perdre à l'Allemagne la moitié au moins de sa flotte de ligne ainsi que les deux tiers environ de ses sous-marins. L'Italie, de son côté, a perdu une trentaine de sous-marins. Elle a perdu un croiseur, tandis que trois autres ont été gravement endommagés, ce qui réduit sensiblement l'importance de sa flotte de ligne. Elle a perdu, de même, un nombre appréciable de navires de petit tonnage.

A un autre point de vue, la flotte anglaise a coupé l'Allemagne et l'Italie du monde extérieur. Elle a fait une chasse efficace aux corsaires. Il est très rare qu'un corsaire allemand déjoue la surveillance anglaise. D'une façon générale, on peut affirmer qu'aucun navire allemand ne se trouve actuellement au large.

La flotte anglaise a également réussi à annuler la menace d'invasion que l'Allemagne faisait peser sur les îles Britanniques. Elle a réduit, dans des proportions notables, les pertes occasionnées à la navigation par les flottes ennemies — pertes qui, au cours des dernières semaines surtout, ont beaucoup diminué d'intensité. Enfin, elle s'est accrue de nouvelles unités, tant du point de vue militaire que du point de vue commercial. De nouveaux destroyers, des navires d'escorte, parmi lesquels les cinquante destroyers acquis aux Etats-Unis, se sont ajoutés à la flotte anglaise. Actuellement, le tonnage de la marine marchande anglaise est, à peu de chose près, pareil à ce qu'il était aux premiers jours de la guerre.

Pour accroître le tonnage de sa flotte et réparer les dommages subis, l'Angleterre a, d'ailleurs, la contribution de l'Empire. Le Canada qui, avant la guerre, avait 1.250.000 tonnes inscrites à son registre maritime, a lancé ces derniers temps un certain nombre de nouveaux navires dans les chantiers de Vancouver, de Montréal et de Halifax lesquels, par ailleurs, construisent actuellement 18 bâtiments de commerce de gros tonnage pour le compte de l'Angleterre. Il y a, à l'heure qu'il est, une quarantaine d'établissements de constructions et de réparations navales au Canada. Près de 6.000 ouvriers y travaillent.

L'Afrique du Sud est également en mesure d'effectuer, à Durban, des travaux de réparation importants. Quant à l'Australie, qui ne construisait pas de navires avant la guerre, elle a installé à Whyalla un chantier où peuvent être construits des navires de 12.000 tonnes.

L'effort de l'aviation

L'aviation anglaise a, au cours de l'année 1940, abattu 3.090 appareils allemands. Elle n'a, pendant la même période, perdu que 1.050 appareils.

Les batteries antiaériennes et les barrages de ballons ont permis la destruction de plus de 400 avions.

Pour chaque cinq chasseurs allemands abattus, quatre bombardiers ont été détruits.

Sur le front occidental et en France, l'Angleterre a perdu 375 appareils, alors que l'Allemagne en a perdu 954.

Au cours des six derniers mois, la Royal Air Force a effectué 283 raids de bombardement sur des objectifs militaires en Allemagne. Dans ces raids, ainsi que dans ceux effectués en territoire occupé, l'Angleterre a perdu 402 appareils. Elle a, par contre, abattu 63 avions allemands.

Le nombre des avions italiens dont la destruction a été confirmée était, au 26 décembre 1940, de 416 contre 75 appareils anglais seulement. L'arme aérienne de la flotte avait, au 1er décembre, détruit à elle seule 52 appareils allemands et italiens.

Au cours des dernières semaines, la proportion des avions abattus est de cinq avions allemands contre un avion anglais. Sur le théâtre de guerre méditerranéen, la proportion, beaucoup plus forte, a été de seize contre un, 98 avions italiens ayant été détruits contre 5 avions anglais seulement. 15 avions anglais seulement ont été perdus au cours de raids sur l'Allemagne.

L'un des événements les plus importants de la guerre aérienne a été l'échec des bombardements de jour.

C'est au cours des mois d'août et de septembre que les raids allemands ont atteint leur point culminant. Au cours de ces deux mois, 957 appareils ennemis ont été détruits par la Royal Air Force. Le 15 août s'est déroulée en Angleterre la plus grande bataille aérienne de l'histoire. Ce jour-là, 1.000 bombardiers allemands ont été lancés contre l'Angleterre. Ils ont été repoussés avec des pertes très sévères. Un mois plus tard, le 15 septembre exactement, une nouvelle attaque monstre eut lieu. 184 avions ennemis furent détruits au cours de cette seule journée. La Royal Air Force, elle, ne perdit que 13 pilotes seulement.

Tout comme la flotte, l'aviation anglaise s'est, au cours de 1940, accrue d'un nombre appréciable d'appareils, provenant soit des livraisons des usines américaines, soit de la production des usines canadiennes, soit enfin de la propre production des îles Britanniques. Nous avons vu, la semaine dernière, quels sont les modèles actuellement livrés par les Etats-Unis à l'Angleterre. D'une façon générale, les usines américaines fournissent en ce moment plus d'appareils à l'armée anglaise qu'à l'armée américaine.

Avec rapidité, l'aviation anglaise gagne du terrain, amoindrissant de plus en plus la supériorité numérique de celle de l'axe. Il est hors de doute qu'en 1941, l'Angleterre aura la maîtrise de l'air tout comme elle a actuellement celle de la mer.

Un danger pour l'Italie

L'Afrique du Nord française a, une fois de plus, été à l'ordre du jour cette semaine. On a dit que le maréchal Pétain, refusant d'accéder aux demandes de l'Allemagne, pourrait transporter son gouvernement en Algérie ou en Tunisie. On a dit, de même, que dix navires français ont quitté le port de Toulon pour une destination inconnue qui est vraisemblablement l'Afrique du Nord. Enfin, reprenant l'argument avancé la semaine dernière par Virginio Gayda, certains milieux italiens ont déclaré que l'une des raisons qui empêchent Graziani de contre-attaquer en Libye est la crainte que l'armée française de l'Afrique du Nord ne le surprenne par derrière.

De quelles forces la France dispose-t-elle en Afrique du Nord ?

Tout comme celle de Syrie, l'armée française d'Afrique du Nord a été longtemps entourée de mystère. On a cité, à son propos, le chiffre d'un demi-million d'hommes. La réalité est moindre. Elle n'en est pas moins impressionnante. Au Maroc, en Algérie, en Tunisie, la France dispose d'environ 300.000 hommes — 180.000 en Tunisie, 70.000 en Algérie et 50.000 au Maroc — pourvus d'un matériel tout à fait récent, notamment en matière de chars et d'artillerie lourde. Il ne faut pas oublier que la question de la défense de l'Afrique du Nord avait été complètement réexaminée il y a deux ans, lors des premières et bruyantes revendications italiennes. L'ar-





LES HINDOUS AU DESERT

Les troupes hindoues ont pris, aux récentes opérations dans le désert de l'Ouest, une part brillante dont les correspondants de guerre ont eu souvent l'occasion de parler dans leurs récits. Les formations hindoues ont été de tous les combats qui se sont déroulés. Elles ont, de même, été très utiles en ce qui concerne la garde et le transport des prisonniers capturés. Les Hindous, pour lesquels le problème de l'acclimatation ne se pose pas, ont fait de grands progrès dans le domaine de la motorisation, ainsi que le prouvent ces images prises quelque part dans le désert de l'Ouest. A gauche et en haut, à droite, quelques soldats d'une formation motorisée hindoue entourent un tank pourvu de canons Bren. Coiffés d'un casque d'acier camouflé, ils ont un sourire optimiste et ne paraissent rien ignorer des méthodes de guerre modernes. En bas, à droite, les officiers commandant la formation.



LE SIEGE DE BARDIA

L'armée anglaise du désert est toujours devant Bardia dont le siège s'achève. Bardia est, avec Tobrouk, Derna et Tripoli, l'une des villes fortifiées de Libye. On ignore exactement le nombre des soldats italiens se trouvant actuellement dans Bardia. Il semble, cependant,

mement des troupes fut, en grande partie, renouvelé et les effectifs accrus dans des proportions appréciables.

L'armée de l'Afrique du Nord comporte de nombreux éléments indigènes, ce qui n'enlève rien à sa valeur, les Algériens, les Marocains, les Tunisiens n'étant pas comparables aux Libyens de Graziani.

C'est en Afrique du Nord que se trouve le gros de la Légion Etrangère dont la valeur combattive est légendaire.

Au point de vue naval, il est difficile de dire quelle est l'importance des unités qui se trouvent actuellement à Casablanca, à Oran, à Bizerte ou à Gabès. Il est probable que ce qui reste de la flotte nord-africaine française ne dépasse pas les 50.000 tonnes. Cela n'empêche pas l'Afrique du Nord française de posséder des bases navales excellentes au premier rang desquelles il faut placer Bizerte dont la rade peut abriter toute la flotte anglaise.

Au point de vue aérien, il y avait en Afrique du Nord, au moment de l'armistice, 700 appareils dont une centaine de bombardiers lourds du dernier modèle. La question aérienne a, au cours de ces dernières années, constitué une des préoccupations essentielles du commandement nord-africain. La Tunisie, notamment, avait à envisager le cas d'attaques aériennes massives venant de Sardaigne, de Sicile ou de Tripolitaine. A un moment, on conçut le projet d'installer en Afrique du Nord une fabrique d'avions qui aurait, au fur et à mesure, paré à la destruction du matériel volant. Le projet ne fut pas exécuté, mais la Tunisie, par contre, fut pourvue de bases aériennes puissantes, dont celle de Karouba et celle de Sidi-Ahmed qui prolongent la base navale de Bizerte...

Il ne semble pas que l'armée française d'Afrique du Nord ait fait, jusqu'ici, l'objet de grandes mesures de démobilisation. Des agriculteurs, des fonctionnaires, des professeurs résidant dans le pays ont été rendus à leurs travaux. Mais ils ne représentent qu'une minorité. Il en est de même des militaires résidant en France et qui ont été rendus à leurs foyers.

L'Afrique du Nord française est actuellement placée sous l'autorité à peu près absolue du général Weygand. Celui-ci a récemment précisé son attitude et l'on ne peut suspecter son loyalisme à l'égard du maréchal Pétain. Il en est de même pour l'amiral Abrial, gouverneur de l'Algérie et principal collaborateur du général Weygand. Il est hors de doute, cependant, que le général Weygand n'hésiterait pas à agir dans le cas où le maréchal Pétain viendrait à être contraint de souscrire à des conditions incompatibles avec l'honneur de la France et les clauses de l'armistice signé en juin.

Un discours et ses effets

La sensation causée par la « causerie au coin du feu » de M. Roosevelt n'est pas encore près de s'éteindre. Le discours du Président, que le général Wavell, dans son message de nouvel an, considère comme une grande raison d'espérer, a provoqué une recrudescence de l'optimisme dans l'Empire britannique et dans le monde entier en général.

Jamais l'Amérique ne s'était prononcée aussi ouvertement pour une aide totale à l'Angleterre. Jamais elle n'avait montré aussi nettement qu'elle considérait le Reich comme un ennemi.

L'importance de ce discours est d'autant plus grande qu'il a été suivi de certains faits qui le complètent en quelque sorte et le rendent encore plus significatif. La radio américaine a annoncé que de nouvelles commandes d'armes ont été acceptées par les Etats-Unis. La livraison des anciennes commandes sera accélérée. D'autre part, M. Walter Reuter, auteur d'un plan qui envisage la construction, par les usines automobiles américaines, de 500 chasseurs par jour, a lancé un appel radiodiffusé en faveur d'une aide accrue à la Grande-Bretagne.

L'aide des Etats-Unis à l'Angleterre n'est, d'ailleurs, pas à considérer que du point de vue militaire. Elle est également à envisager du point de vue commercial. Au cours des premiers six mois de 1939, les exportations américaines en Grande-Bretagne se sont élevées à 227 millions de dollars. Au cours du premier semestre de 1940, les Etats-Unis ont livré à l'Angleterre pour 358 millions de dollars de marchandises. Ce chiffre a augmenté de près d'un tiers au cours du second semestre de 1940. Au mois d'août 1940, les exportations à destination de l'Angleterre ont atteint le 85% des exportations totales des Etats-Unis.

On comprend, dans ces conditions, que le discours du président Roosevelt ait provoqué chez l'axe une mauvaise humeur qui s'est traduite d'un grand nombre de façons. En Allemagne, Hitler a prononcé, à l'occasion du nouvel an, un discours qui est une réponse directe à celui du Président et qui contient de violentes attaques contre les « nations possédantes » et les « capitalistes avides qui unissent leurs soit-disant richesses ». La presse allemande s'est lancée dans une attaque à fond de ce qu'elle appelle « un appel irresponsable aux sentiments de haine destiné à rendre mûr pour la guerre le pacifique peuple américain ». Le « Volkischer Beobachter » s'est plaint de l'existence, dans le monde, d'un « système de deux poids et de deux mesures ». Le Dr Gœbbels a déclaré « qu'un peuple de 80 millions d'êtres » ne pouvait continuer à être ainsi injurié. La radio allemande, enfin, a annoncé que, dans le cas où une revision du « Neutrality Act » viendrait à autoriser les navires américains à toucher les ports d'Irlande, la flotte allemande torpillerait tout bateau des Etats-Unis faisant route dans cette direction.

En Italie, le discours présidentiel a soulevé la même tempête. Tout en attaquant violemment le discours de M. Roosevelt, les milieux officiels ont laissé entendre « que, dans le cas où les Etats-Unis persistaient dans leur attitude, ils risqueraient de voir le Japon se dresser contre eux ».

Le Japon menace-t-il ?

Il est incontestable que, pour les Etats-Unis, le Japon demeure l'ennemi héréditaire, un ennemi qui passe peut-être avant l'Allemagne. Il ne semble pas, d'ailleurs, que le Japon soit animé, vis-à-vis de l'Amérique, de meilleures intentions. Il y a quelques jours, à l'occasion de la réouverture du Parlement nippon, l'officieux « Asahi » écrivait : « Des problèmes d'une extrême gravité vont retenir l'attention du cabinet Konoyé. » Ces problèmes, il est facile de deviner ce qu'ils sont.

Il est peu probable, cependant, que le Japon entreprenne actuellement quoi que ce soit vis-à-vis des Etats-Unis. Il traverse une grave crise intérieure.

Sa guerre avec la Chine lui cause, d'autre part, de plus en plus du souci.

Enfin, il n'a pas réussi à améliorer ses relations avec la Russie, ce qui lui fait craindre d'être, un jour ou l'autre, attaqué par elle.

Il ne faut pas oublier, de même, que tant l'Angleterre que les Etats-Unis ont pris dans le Pacifique et en Extrême-Orient des mesures de précautions importantes.

Les Etats-Unis ont renforcé leurs défenses dans le Pacifique. Ils ont conclu avec le Mexique un accord en vertu duquel ce dernier pays met à leur disposition les aérodromes nécessaires à une liaison rapide avec Panama.

Quant à l'Angleterre qui, il y a quelques semaines, a créé un commandement nouveau, celui d'Extrême-Orient, auquel a été désigné Sir Robert Brooke-Popham, elle a accru ses effectifs de Malaisie et se préoccupe de faire venir des forces australiennes à Singapour où le ministre de la Guerre d'Australie a, d'ailleurs, été de passage cette semaine.

La situation n'est pas, comme on le voit, susceptible de favoriser une action quelconque. Les Etats-Unis et l'Angleterre ont pris toutes les mesures nécessaires. Ils sont résolus à brider le Japon, quelle que puisse être l'entreprise à laquelle il s'attelle. Il semble que Tokio s'en est rendu compte et, le lendemain même du discours de Roosevelt, un porte-parole officieux du gouvernement japonais a cru bon de déclarer que « la politique du Japon ne sera jamais dictée par autre chose que par des intérêts japonais ».

Ceci étant, il ne semble pas que l'épouvantail agité par les milieux fascistes doive être pris très au sérieux et il est probable que, pendant longtemps encore, les Etats-Unis pourront aider l'Angleterre sans être inquiétés par le Japon.



que deux divisions soient prisonnières dans la ville. L'armée anglaise a préparé minutieusement le siège de la cité devant laquelle des tranchées ont été creusées. La chute de Bardia ne semble plus être qu'une question d'heures. Aux dernières nouvelles, 10.000 prisonniers ont été faits et les premières lignes de défense de la ville ont été percées. Voici deux images du siège de Bardia. A gauche, une des batteries installées devant la ville. A droite, des soldats anglais assistant à une messe en plein air prient pour la victoire prochaine.

LE FILM EGYPTIEN

Liquidation ?

Avec le vote massif du Sénat, approuvant à son tour la politique du gouvernement en ce qui concerne l'entrée en guerre ou non de l'Egypte, on était en droit de croire que la question était liquidée et que l'activité gouvernementale, autant que parlementaire, se fixera désormais sur les réformes intérieures.

Le ministère ne demande pas mieux ; il a déjà perdu un temps précieux à préparer sa défense, à discuter avec les parlementaires, à lutter contre l'opposition au sein de la Chambre. Il estime que tout ce qui peut être dit l'a été, que pas un détail de ce problème n'a été ignoré et qu'il n'est plus possible de revenir sur ce sujet, sans se répéter de la manière la plus fastidieuse.

Mais ceci ne convient pas à deux partis, aux saadistes qui forment l'opposition parlementaire et aux wafdistes qui forment l'opposition extra-parlementaire. Si le dernier mot est vraiment dit, ils seront ainsi privés de leur meilleure arme de combat contre le gouvernement ; c'est pourquoi nous nous trouvons devant ce paradoxe. Aux frontières de l'Egypte, la bataille est finie ; les armées anglaises pourchassent en territoire libyen les fuyards italiens ; mais la bataille continue politiquement, à l'intérieur des frontières.

Les saadistes, la séance de la Chambre s'étant déroulée à huis clos, le discours du Dr Maher pacha n'ayant pas été ébruité, s'étaient mis le lendemain même à la rédaction d'un long manifeste, exposant leurs idées. Mais le Wafd les a devancés, par sa requête à S.M. le Roi...

Les jours de la fête du Baïram vont simplement marquer une trêve, le Premier Ministre, les ministres, Nahas pacha, Makram pacha étant partis pour Louxor, alors que les autres leaders politiques se trouveront à Alexandrie ou en province. Mais ces jours de repos seront consacrés à fourbir les armes pour la reprise des hostilités.

Une mise au point

Mais le Dr Maher pacha, en attendant la publication du manifeste en question et qui, devenant une réponse à la requête du Wafd, devra être retouché, a tenu à faire une mise au point, par des déclarations inédites à notre confrère « Al-Mussawar » et dont on peut ainsi résumer les grandes lignes.

Ce n'est pas la victoire britannique qui le confirme dans ses opinions et sa conviction, car la défense de son territoire est un devoir sacré pour les nations libres, sans prendre en considération le résultat de la lutte. Si l'Egypte était entrée en guerre, estime le Dr Maher pacha, elle en aurait retiré d'immenses avantages, intérieurs et extérieurs. Entre autres, parachever l'indépendance, en faisant aboutir les réformes intérieures et en obtenant de l'Angleterre l'abandon de certaines des réserves faites dans le traité, en constatant que l'Egypte est l'allié loyal sur lequel elle peut compter.

Si l'Egypte avait déclaré la guerre à l'Allemagne, l'Italie en aurait fait état, avant de songer à attaquer l'Egypte.

Les mêmes arguments, motifs qui imposaient à l'Egypte l'entrée en guerre, n'ont pas disparu, car l'armée italienne en Libye est quatre fois plus forte que celle qui a été battue à Sidi-Barrani, n'a pas jeté les armes. Les ambitions de l'Italie en Egypte ont été confirmées par les documents saisis sur certains prisonniers, portant nomination de fonctionnaires italiens dans toute l'Egypte. D'ailleurs, les Italiens ont élevé des monuments commémoratifs de leur entrée en Egypte et baptisé « Avenue de la Victoire » la route qu'ils avaient construite de Solloum à Sidi-Barrani.

Pour le Dr Maher, le fait que la majorité des députés ne l'ait pas approuvé ne le fait pas changer d'opinion.

Tous les leaders sont d'accord sur un point vital : un des privilèges de l'indépendance est la défense du territoire.

Remerciements

Après le vote de la Chambre, au cours duquel les membres de la minorité wafdiste ont publiquement donné leurs voix au cabinet, le président du Conseil en a remercié Nahas pacha.

Cette courtoisie dans les relations entre le président du Conseil et le président du Wafd enlève toute violence agressive dans l'opposition que fait le Wafd. Même quand il a sollicité de S.M. le Roi la formation d'un cabinet neutre procédant à de nouvelles élections, le Wafd ne s'est livré à aucune attaque personnelle contre Hussein Sirry pacha.

Félicitations

Après que S.M. le Roi eût été mis au courant du résultat du vote de confiance, le souverain daigna recevoir en audience son Premier Ministre et le féliciter pour la confiance que le Parlement venait de lui exprimer.

Sirry pacha, en gardant un contact étroit avec les personnalités dirigeantes, voyant fréquemment Ahmed Maher pacha bien que ce dernier soit leader de l'opposition, rendant visite à Mohamed Mahmoud pacha, Aly Maher pacha, Ismaïl Sedky pacha, maintenant des rapports cordiaux avec Nahas pacha, toujours nanti de la confiance royale et en termes excellents avec l'ambassade britannique, dirige son ministère avec beaucoup de sûreté et ne laisse rien à l'aventure.

Au Sénat

Nous avons déjà expliqué, dans une précédente chronique, tout l'intérêt des élections et des nominations de nouveaux sénateurs, gardant au Wafd sa majorité ou l'en dépossédant. Le Wafd, sur la promesse formelle du Premier Ministre, de laisser les élections se dérouler en toute liberté, sans aucune pression gouvernementale, a décidé de prendre part aux élections, ce qui leur donnera le caractère d'une véritable lutte.

Lutte d'autant plus aiguë qu'elle se déroulera entre les nahassistes et leurs ennemis intimes les saadistes auxquels ils ne pardonnent pas leur scission, première étape du renversement du Wafd.

Une question de forme se pose : le tirage au sort aura-t-il lieu en deux phases, d'abord par moudiriehs, puis par personnes ou de suite par personnes ? Le gouvernement préfère commencer par moudiriehs, afin de ne pas étendre les opérations électorales à tous les pays et de les localiser à la moitié des provinces.

Les sénateurs préfèrent le tirage au sort individuel.

Au barreau

Bien que le barreau dût, en principe, rester en dehors des compétitions politiques, on a toujours fait des élections pour le Conseil de l'Ordre une lutte politique à laquelle le ministère et tous les partis prenaient une part active.

Cette année, le ministère est resté neutre et les partis n'ont pas déployé une grande activité pour faire élire leurs candidats. Cependant, le Wafd, qui a obtenu un succès de cent pour cent, veut y voir une indication de ce que serait le résultat, si de nouvelles élections avaient lieu, sous un ministère neutre.

Aussi sont-ils optimistes et joyeux.

Les libéraux...

...constitutionnels ont toujours été le sujet de plaisanteries, sur leur désunion tellement grande, qu'on les appelait « cent partis en un seul » et cette désunion les a toujours fait battre aux élections pour la présidence de la Chambre...

Mais à la dernière séance, celle du vote de confiance, ils ont voté comme un seul homme, alors que pour la première fois on a relevé des défections au sein du parti saadiste.

C'est au rétablissement de Mohamed Mahmoud pacha et à son heureuse influence sur ses partisans qu'on attribue cette renaissance du parti par l'union, car la désagrégation la conduisait à la disparition.

Le parti national...

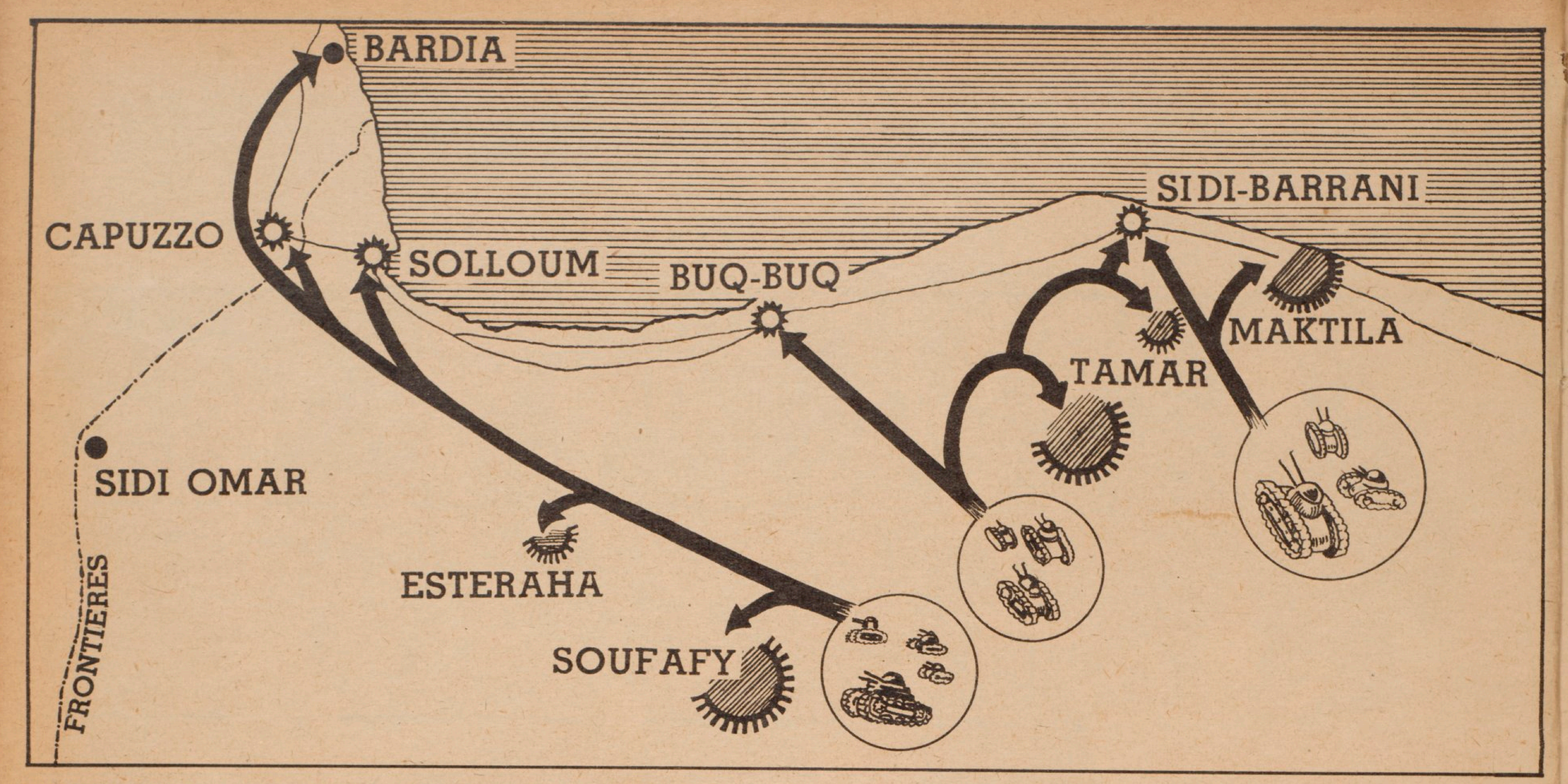
...n'est pas très nombreux et ses représentants au Parlement n'ont que la valeur morale d'un symbole, étant les dépositaires de la pensée de Moustapha Kamel pacha, le premier des grands patriotes du siècle.

Mais on attache tout de même une certaine importance à l'opinion de ceux qui représentent les tendances extrêmes du nationalisme le plus farouche ; et en donnant leurs voix au ministère, dans la fameuse séance, ils se sont faits longuement applaudir.

Londres impassible

Dans certains milieux politiques, on cherche avec curiosité à savoir quelles ont pu être les réactions britanniques, devant les derniers votes de la Chambre et du Sénat, sur la délicate question de l'entrée en guerre.

Mais les représentants de Londres gardent une sérénité olympienne ; aucune réflexion, aucun commentaire. « Cette question est du ressort exclusif de l'Egypte, disent-ils. Nous n'avons pas à nous prononcer. »



CARTE DU THEATRE DES OPERATIONS DANS LE DESERT DE L'OUEST. Les flèches indiquent la façon dont s'est effectuée l'avance anglaise. Il y a eu, au début, trois mouvements principaux qui, partis de Marsa-Matrouh, se sont dirigés vers Sidi-Barrani, Buq-Buq et Solloum. En cours de route, ces mouvements principaux ont donné naissance à des mouvements secondaires qui ont permis la prise, par encerclement, de certaines positions italiennes. Les camps italiens étaient minés sur trois côtés. C'est sur le quatrième que les Anglais ont agi. Solloum prise, le mouvement a continué vers Capuzzo et Bardia, en territoire libyen. Les troupes anglaises font le siège de Bardia où se trouvent deux divisions italiennes.

CE QU'A ETE LE PLAN ANGLAIS

Il est encore trop tôt pour donner de l'offensive anglaise dans le désert occidental une idée définitive. Cependant, maintenant que le combat a été porté en territoire ennemi, on peut distinguer d'ores et déjà les trois éléments qui assurèrent la supériorité britannique :

1° Une préparation minutieuse de l'offensive ;

2° La coopération impeccable de l'armée, de l'aviation et de la flotte ;

3° Une erreur fondamentale de la part du commandement italien.

Cette erreur, c'est avant tout ce que l'histoire retiendra. La responsabilité en incombe entièrement au commandemnt italien et peut-être exclusivement au maréchal Graziani.

Graziani est un colonial et c'est en colonial qu'il a traité l'attaque italienne contre l'Egypte. Les défenses autour de Bardia nous donnent une idée de son système :

Quarante fortins reliés entre eux par un réseau de barbelés, défendus chacun par une centaine d'hommes au plus et protégés par une ligne anti-char qui peut atteindre sur certains points quatre mètres de large.

Ce système des fortins se justifie dans le cas d'une action limitée à la défense, dans le cas de Bardia principalement, mais il est plein de dangers lorsqu'il s'agit de défendre, non plus une ville, mais un territoire étendu et lorsqu'on peut s'attendre à avoir devant soi tous les éléments d'une guerre moderne.

Le Sud libyen est parsemé d'ouvrages fortifiés qui portent la signature du maréchal Graziani. Ce sont des murs crénelés, des tours moyenâgeuses à l'abri desquelles pouvait fonctionner ou trouver refuge l'administration fasciste.

La grande erreur du maréchal Graziani aura été de concevoir la guerre en territoire égyptien comme une expédition coloniale menée avec un matériel colonial.

Les fortins édifiés à Nibewa, à Tamar, à Safari étaient tout juste bons à tenir en respect une poignée de dissidents armés de fusils de chasse, mais sous l'action d'une artillerie puissante ils devaient se volatiliser. Et c'est ce qu'ils firent.

C'est là qu'intervint toute l'ingéniosité du plan britannique. Une longue et patiente préparation d'artillerie et d'aviation avait empêché jusqu'au dernier jour les Italiens d'achever le système défensif de Sidi-Barrani. C'est sur l'arrière des fortifications avancées que demeura une brèche qui allait être fatale à la division Maletti qui se laissa surprendre par là. Le malheureux général prenait son petit déjeuner lorsque les tanks anglais survinrent et, quelques minutes plus tard, le chef de la division blindée italienne n'avait plus pour se défendre qu'à faire usage de son revolver.

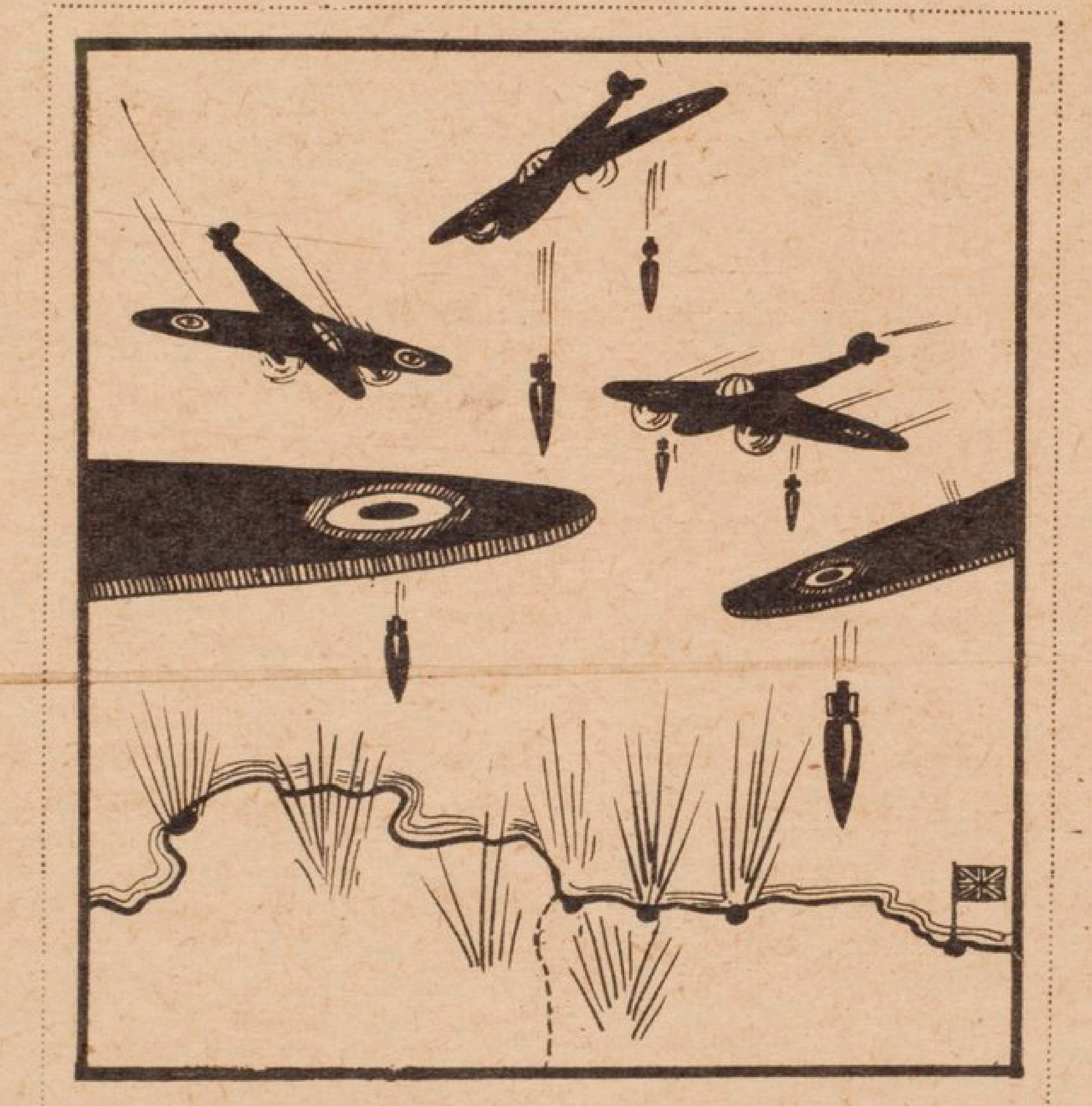
Cette brèche ouverte sur leurs arrières, les Italiens, suivant les dires des prisonniers, eurent tendance à la considérer comme peu grave.

Comment les Anglais pouvaient-ils surgir sur les arrières de l'armée italienne ? Les Italiens eux-mêmes avaient essayé l'opération. Ils avaient poussé des pointes vers le sud, tenté d'approcher Siwa avec l'arrière-pensée de se rebattre sur la côte, plus loin vers l'est, et d'encercler les positions avancées anglaises.

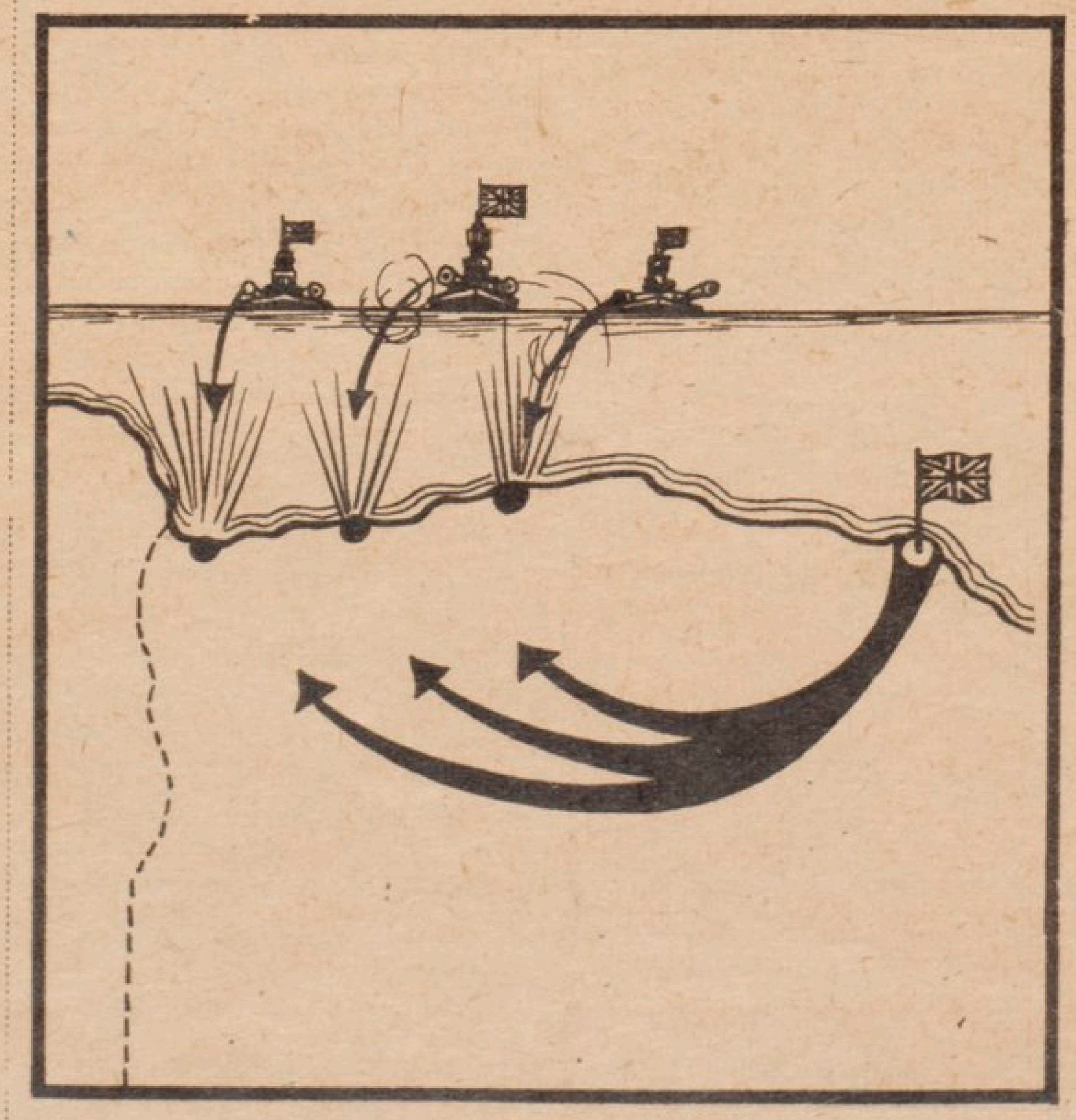
L'opération ayant échoué, les Italiens la décrétèrent irréalisable. Il est curieux qu'un échec ait suffi pour qu'on décrète un plan irréalisable. Mais, de fait, il fallait pour qu'il réussisse un concours de circonstances d'autant plus imprévisible qu'il exigeait des hommes un effort presque surhumain.

C'est à l'abri (si on peut dire) d'une tempête de sable comme on en voit peu, même dans le Sud saharien, que l'armée anglaise fit ses préparatifs et se glissa vers les positions italiennes.

Les nuages de sable soulevés par le vent étaient tels qu'on ne voyait pas à huit cents mètres. Des pilotes italiens faits prisonniers avec leurs appareils au sol, à Halfaya, le ravitaillement en essence ayant fait défaut, ont déclaré que les deux jours qui précédèrent l'attaque anglaise, l'aviation italienne avait patrouillé sans rencontrer la trace des colonnes anglaises.



Un violent bombardement aérien a servi de préface à l'offensive du désert. Le but visé était double : pilonner les positions italiennes et détourner l'attention de l'endroit où les troupes anglaises comptaient agir



Les trois mouvements initiaux de l'avance anglaise. Partant de Marsa-Matrouh, ils ont eu pour objectifs Sidi-Barrani, Buq-Buq et Solloum. Tandis que l'armée avançait, la flotte, au large, bombardait ces points.

Même lorsque l'attaque eut été déclenchée, certains fortins à l'est de Sidi-Barrani ne comprirent pas que l'ennemi avait surgi nettement à l'arrière. Les batteries entrèrent en action en effet face à Sidi-Barrani, comme si les Anglais s'apprêtaient à attaquer le long de la côte. Et ils amorcèrent en effet une attaque pour que persiste cette fausse impression.

L'offensive anglaise se développa sur quatre colonnes : une le long de la côte qui ne poussa son effort au maximum que lorsque Sidi-Barrani ne fut déjà plus qu'un amas de cendres et trois dirigées sud-est-nord-ouest. C'est-à-dire que les troupes anglaises vinrent de ce désert que les techniciens italiens avaient déclaré impraticable pour des colonnes motorisées, leur ravitaillement et tout le tremblement.

De fait, l'opération pour réussir devait être menée avec une très grande rapidité. Les trois colonnes de l'intérieur se développèrent en éventail. Tandis qu'une fraction de chaque colonne poussait en flèche, profondément en territoire occupé par les Italiens, d'autres tronçons se rabattaient, qui à droite qui à gauche, sur les fortins de Graziani disséminés un peu partout dans le désert. La colonne nord (celle qui longeait la côte exceptée) se divisa en deux tronçons : l'un fila vers Sidi-Barrani, l'autre se rabattit sur les positions avancées de Sidi-Barrani. La seconde poussa loin en territoire égyptien, jusqu'à Buq-Buq, tandis que ses détachements motorisés surgissaient à Sidi-Barrani par le sud-ouest et sur les arrières des fortins de Tamar et de Nibewa. La troisième atteignit Halfaya avant que l'armée italienne ait eu le temps de faire « ouf » et, au passage, fit son affaire des forts de Safari et de Staha.

A peine les adversaires entrèrent-ils en contact que la flotte se mit à bombarder violemment la côte. L'aviation qui ne cessa tout au long des trois jours que dura la bataille de reconnaître le terrain et d'assurer la liaison empêcha l'aviation italienne de jouer son rôle qui aurait pu être de desserrer l'étreinte des compagnies motorisées.

Si l'on excepte les milices qui manquèrent de cran, l'armée italienne a bien combattu. On ne peut même pas tenir le haut commandement italien en entier pour responsable de cette débâcle sans précédent dans l'histoire des guerres africaines. Graziani, comme nous le disions au début de cet article, porte à lui seul tout le poids de la défaite.

Pour avoir mésestimé son adversaire et l'équipement de ce dernier, pour avoir surestimé la valeur militaire de certains éléments dont il disposait, soit les miliciens, soit les Libyens dont beaucoup n'avaient reçu qu'une instruction militaire dérisoire.

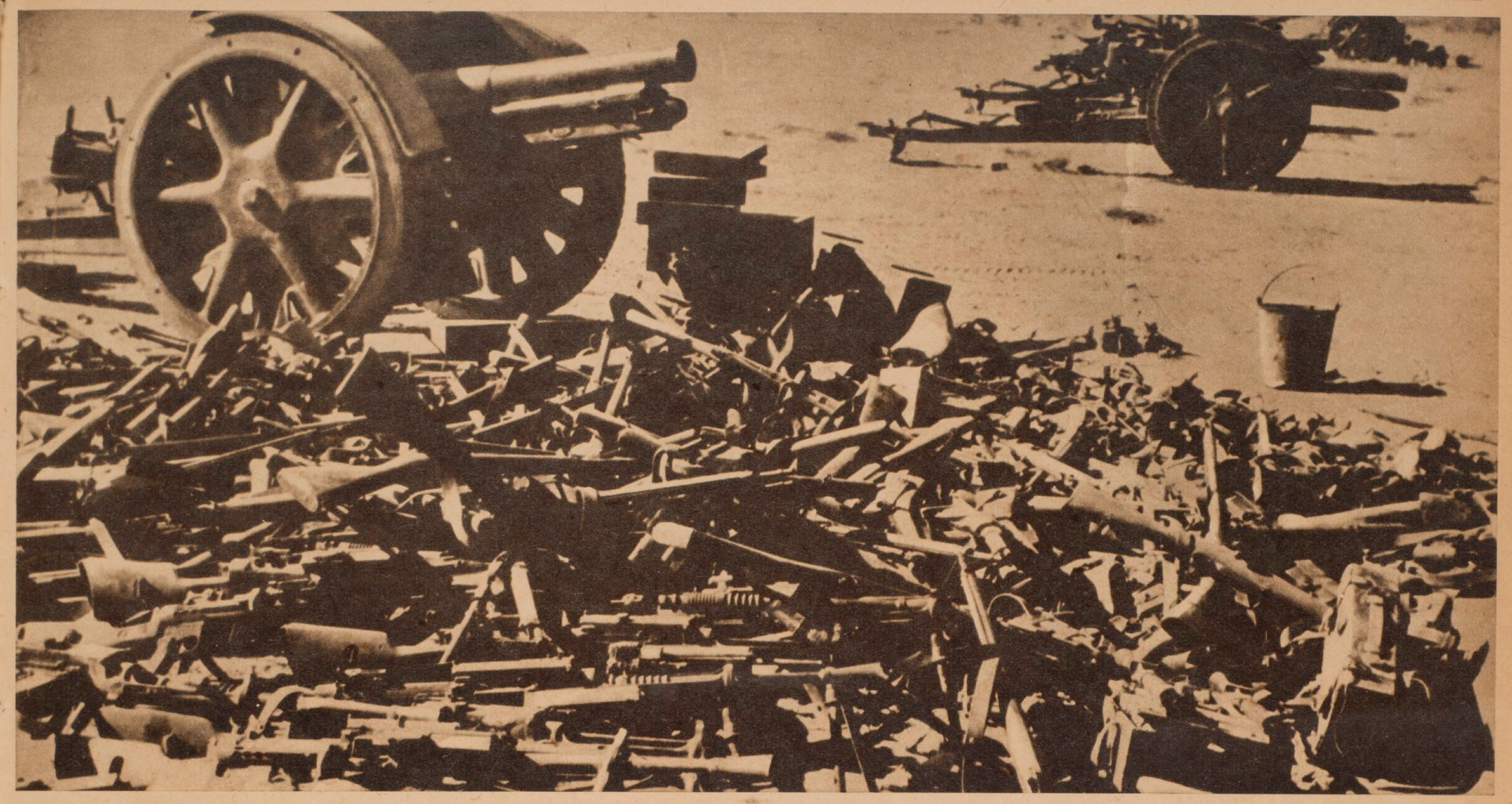
La campagne italienne a tourné au désastre. Pourtant, elle avait été soigneusement préparée. Les Italiens — qui connaissaient le terrain à merveille — étaient arrivés à la conclusion qu'une tentative de passer par Siwa et les oasis du Sud pour aboutir au Fayoum risquait d'exposer l'armée en marche à des bombardements massifs contre lesquels il eut été difficile de les protéger ; mais encore risquait-elle de mourir de soif. Restait à se hasarder le long de la côte. La chose était possible, d'autant plus que toute personne moyennement informée savait, au moins depuis 1935, que les Anglais ne tiendraient pas Solloum qu'ils jugeaient indéfendable.

Mais — et là réside la plus grave des erreurs de Graziani — il avait été prévu que la marche des troupes de Solloum à Alexandrie se ferait avec la coopération constante de la flotte italienne.

Or, pour des raisons qui sortent du cadre de cet article, Mussolini refusa à Graziani l'appui de la flotte. (On a dit que l'amiral Cavagnari s'y était opposé.) Le Duce ordonna néanmoins au chef de l'armée de Libye de lancer ses hommes en avant. Ce que ce dernier ne crut pas devoir refuser.

On connaît le résultat.

LES RAISONS D'UNE DEFAITE



LE BUTIN CAPTURE par les forces impériales britanniques entre Sidi-Barrani et Buq-Buq fut énorme. En dehors de deux mille camions lourds, il comprenait des milliers de fusils-mitrailleurs Breda anti-tanks et antiaériens, des pièces d'artillerie légère, moyenne et lourde, des dizaines de milliers de fusils automatiques, des millions de cartouches, des grenades à main ainsi que d'immenses réserves de denrées alimentaires, de vins, d'eau minérale, de macaronis et de viande en conserve. On évalue le butin capturé à deux millions de livres.

On demeure stupéfait devant l'étendue du désastre que les Italiens ont subi au désert de l'Ouest et l'on se demande comment et pourquoi une armée de cette importance, aussi bien ravitaillée, aussi bien armée, s'est rendue presque sans combattre.

Comment ces forces sur lesquelles Graziani comptait pour conquérir l'Egypte se sont-elles laissées encercler sans réagir, comment ont-elles lâché leurs fusils, leurs tanks, leurs munitions, leurs camions en tirant seulement quelques rares coups de canon ?

Deux des causes essentielles de cette défaite sont le moral des troupes et l'infériorité du matériel.

Les soldats italiens étaient certains de remporter la victoire sans combattre. L'action anglaise les surprit tellement qu'elle les démoralisa, ne provoquant chez eux qu'une réaction : cesser le combat.

Ils avaient avancé jusqu'à Sidi-Barrani sans rencontrer que des patrouilles motorisées d'arrière-garde qui les avaient harcelés, il est vrai, mais s'étaient retirées.

La propagande fasciste ne cessait de leur affirmer que l'armée anglaise était composée d'éléments hétéroclites, mal entraînés, dépourvus d'armes et dont les légions fascistes ne devaient faire qu'une bouchée.

Un officier racontait qu'il était convaincu que les forces britanniques seraient plus faciles à vaincre dans un pays plat comme l'Egypte que les soldats de Haïlé Sélassié qui avaient pour eux l'avantage du terrain montagneux.

Que l'on juge donc de la surprise de ces hommes en voyant surgir, à l'heure où ils les attendaient le moins, les forces motorisées britanniques, suivies de l'infanterie !

* * *

La flotte et la Royal Air Force ont joué dans cette bataille un rôle considérable.

Alors que l'armée de terre avançait en faisant un usage savant du terrain, se cachant dans les wadis, s'abritant derrière les dunes, l'aviation et la flotte attaquaient les Italiens d'une façon massive. Jamais, depuis le début des hostilités, les divisions fascistes campées au désert de l'Ouest n'avaient connu un tel martellement. Il ne leur vint pas à l'idée qu'il s'agissait là d'une diversion pour détacher leur attention du désert et la concentrer vers la mer et le ciel. Et ainsi les forces terrestres purent avancer depuis Marsa-Matrouh sans encombre.

D'autre part, l'armée italienne n'était pas groupée. Parquée dans divers camps assez éloignés les uns des autres, elle était dangereusement placée et très sujette aux attaques de flanc. Les camps fortifiés en question avaient été employés par les Italiens lors de la conquête de la Libye et de l'Ethiopie. Ils pouvaient résister facilement à des forces même supérieures en nombre, mais moins bien armées. Et ils avaient l'avantage de placer sous le contrôle des envahisseurs beaucoup plus de terrain.

Mais devant une force bien armée et décidée, ils constituaient un danger et étaient sujets à l'encerclement.

Ce fut la grande erreur de Graziani que de croire qu'il pourrait battre l'armée impériale britannique avec les mêmes moyens qui avaient servi aux conquêtes coloniales.

Enfin, le matériel italien était inférieur au britannique.

En examinant les canons, les tanks, les fusils laissés par les forces italiennes et en les comparant à ceux dont sont armés les Anglais, on se rend compte de l'énorme différence qui les sépare. L'acier italien est assez mal trempé, les fusils dont sont munis les soldats italiens ne tirent que six balles de file contre onze pour ceux des Britanniques. Les tanks anglais sont si bien blindés que les obus des canons antichars ne parvenaient pas à les percer ; ils faisaient un ricochet en atteignant le but et allaient ensuite s'écraser sur le sable.

* * *

Moralement parlant, les hommes n'étaient pas mieux équipés.

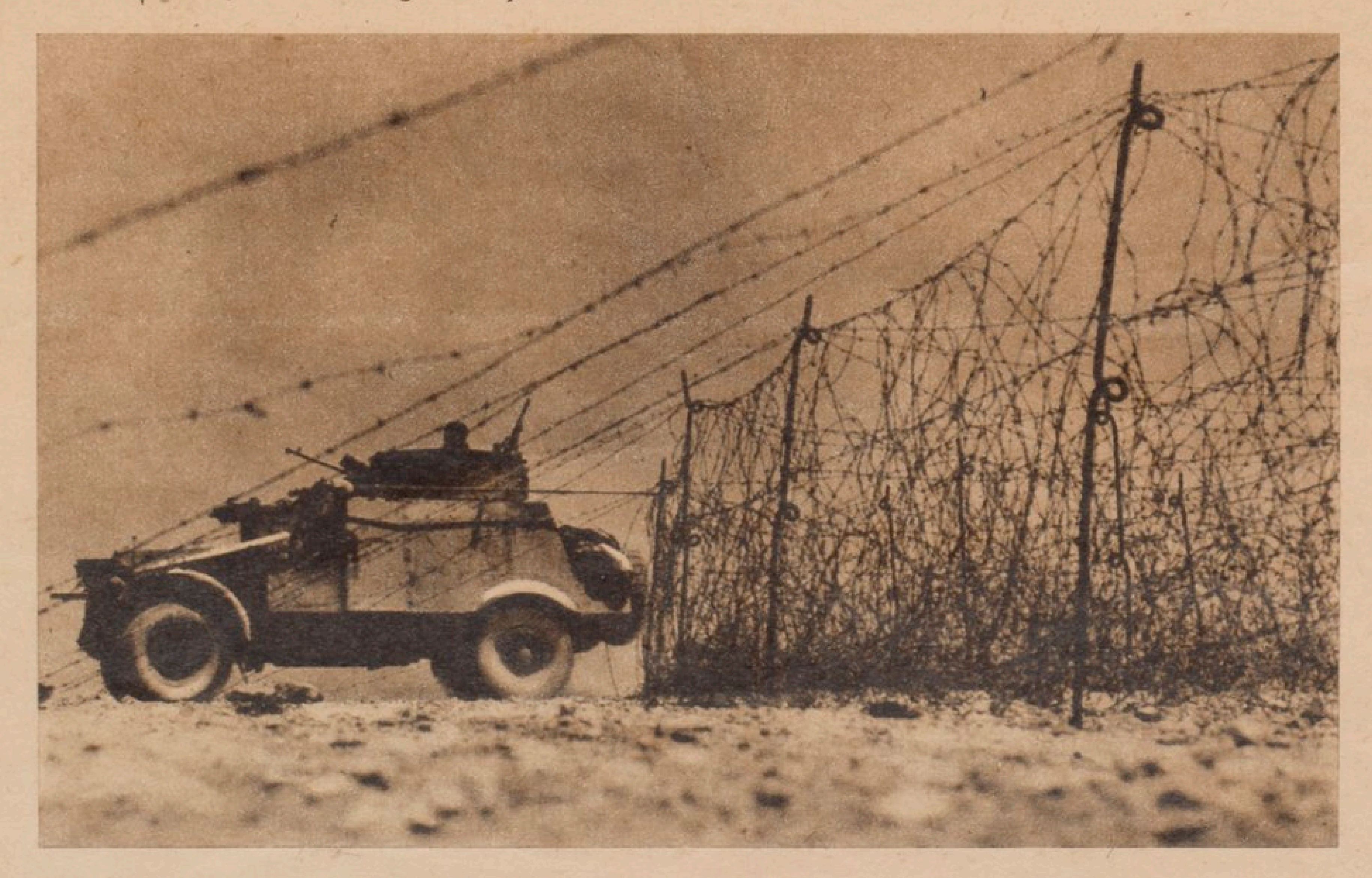
L'armée italienne, qui avait avancé en Egypte, se composait en premier lieu de « chemises noires », ensuite de forces régulières et enfin de Libyens.

Les « chemises noires » sont assez mal entraînées et elles jouissent en Italie d'un prestige politique tel qu'elles sont pleines de suffisance et se croient irrésistibles.

Les forces régulières sont bonnes et les Britanniques sont pleins d'admiration pour elles. Ce furent celles qui se battirent le mieux et nombreux furent les canonniers, suivant les récits des correspondants de guerre, qui se firent tuer sur place devant leurs canons.



LA SUPERIORITE DU MATERIEL BRITANNIQUE fut une des grandes causes de la défaite italienne. Les tanks britanniques avancèrent rapidement sur leurs objectifs malgré le tir des canons anti-tanks italiens lesquels se trouvèrent incapables d'arrêter leur élan.



UNE AUTO BLINDEE ANGLAISE devant un des nombreux camps fortifiés occupés par des troupes italiennes ou libyennes qui furent pris d'assaut par les Britanniques. Les camps étaient entourés de barbelés et leurs abords minés de trois côtés seulement.

Les Libyens constituaient, pour l'armée italienne, une charge plutôt qu'une force. De leur dévouement, de leur patriotisme, l'Italie ne fut jamais sûre.

La plupart des Libyens ont été recrutés de force et ont subi un entraînement très sommaire. Trois mois d'exercices, de quoi savoir tirer avec un fusil, et le Libyen est devenu soldat. Mal nourri, mal équipé, mal payé, il n'attendait que l'occasion de se libérer.

Pour lui, l'Italie a été toujours la conquérante contre laquelle tous les chefs luttèrent.

D'après leurs propres dires, les Libyens, terrorisés par leurs officiers italiens, n'attendaient que le moment de se rendre et, dès qu'il vint ce moment, ils en profitèrent.

A tout ceci, il faut ajouter la minutie avec laquelle les Britanniques conçurent et exécutèrent leurs plans, l'allant des troupes dans la bataille, le moral élevé du soldat de l'Empire qui sent que sa cause est juste et qu'il combat pour défendre tout ce qui lui est cher.

Les chefs de l'armée anglaise n'ont qu'un regret : que Graziani n'ait pas essayé ses dents contre les défenses de Marsa-Matrouh. « Il les aurait certainement brisées, a déclaré un officier d'état-major, et le désastre italien aurait été plus complet encore. »

Telle quelle, cependant, la défaite italienne revêt une importance considérable. Elle est, d'autre part, absolument unique dans son genre. Elle n'a presque rien coûté aux vainqueurs et leur a rapporté un butin énorme.

DEVANT LA COLONNE élevée à Sidi-Barrani par les Italiens pour perpétuer leur entrée en territoire égyptien, un groupe de militaires anglais sourit à l'objectif. Les Italiens, déclare le monument, ont « libéré » Sidi-Barrani. Les militaires anglais jugent que c'est de l'humour.

Souvenirs sur SIDI-BARRANI

Parmi les nombreux hommages qui ont été rendus à l'avance britannique dans le désert de l'Ouest — avance qui, comme on le sait, a mis le gros de l'armée italienne en déroute — aucun ne m'a autant impressionné que celui rendu par deux généraux italiens qui ont voyagé avec moi, à bord d'un de nos destroyers, en qualité de prisonniers de guerre.

L'un est le général de division Cerio et l'autre le général-consul Mario Mazetti. Les ponts du destroyer étaient couverts de centaines d'hommes, ne représentant qu'une faible partie des prisonniers que nous avions faits durant l'offensive. La plupart de ces hommes étaient dans un état déplorable, leurs bottes trouées ne protégeaient pas leurs pieds, leurs visages non rasés portaient des traces visibles de fatigue et de privation. Ceux, parmi eux, qui avaient, par miracle, une couverture de laine s'enroulaient dedans. Mais le plus grand nombre se contentaient de sacs de jute qui les protégeaient tant bien que mal du froid. C'étaient là, d'ailleurs, les seules couvertures que l'armée italienne leur avait données pour les préserver contre le froid si vif des nuits passées dans le désert.

Mazetti se plaignit à moi, alors que nous buvions ensemble un verre de sherry, de n'avoir pas eu le temps de rassembler quelques effets personnels. Lui et son état-major avaient été pris par surprise et toute sa garde-robe consistait en ce qu'il portait sur lui. Mazetti, avec son uniforme bien coupé, ses multiples décorations et son insigne fasciste, était, à n'en pas douter, un homme du parti.

Cerio était assis à côté de lui et, tandis qu'il gardait le silence, je voyais de grosses larmes couler lentement sur ses joues brûlées par le soleil du désert. Il tremblait de fièvre et c'est avec sympathie que je lui tendais de temps en temps un verre de sherry. Je savais qu'il n'y avait pas moyen de réconforter ce vieux soldat qui avait assisté à la destruction de ce qui avait été sa vie. Il était arrivé en Libye avant la dernière guerre et avait passé sa jeunesse à améliorer le pays. Il avait vu l'apothéose, puis l'anéantissement de son œuvre. Il ne portait pas une seule décoration fasciste.

« Ses hommes ne le reconnaîtraient pas, me dit son aide de camp. En trois jours il a vieilli d'au moins dix ans. Nous avons été privés de boire et de manger. Mais nous croyions que cela provenait du fait que les routes avaient été bombardées par votre aviation et nous ne nous serions jamais doutés du danger qui nous menaçait. »

Pour le lunch, le général Cerio se servit du riz, qui était le plat chaud du menu. Il le mélangea avec du bœuf bouilli et se déclara enchanté du repas. Il fit également honneur aux crêpes Suzette, mais son visage s'épanouit vraiment lorsqu'on lui servit une tasse de café.

Il se tourna soudain vers moi, tandis que le destroyer filait avec rapidité sur la mer calme, et me dit :

— Votre commandement a brillamment conçu les opérations. Tout a été mené avec une précision extraordinaire. Moins d'une heure avant d'être encerclés, nous ne savions pas encore l'étendue de votre manœuvre. Nous nous trouvions dans un camp situé à dix kilomètres au sud-est de Sidi-Barrani. Notre artillerie et nos effets se trouvaient dans Sidi-Barrani lui-même. Quand vos tanks avancèrent, nous nous repliâmes, croyant rencontrer, en arrière, le gros de nos hommes munis de leur matériel. C'est alors que nous fûmes également attaqués de ce côté. Vos colonnes motorisées, qui avaient coupé la route côtière et nos pipelines d'eau, s'étaient divisées vers l'Est et l'Ouest. C'est celle de l'Est qui anéantit nos positions et nous poussa à reculer de façon à tomber sur le reste de vos forces. Nous étions obligés de nous rendre. Je ne savais pas que Sidi-Barrani était déjà tombé entre vos mains. Ah ! mon ami, quelle erreur a été la nôtre d'aller nous installer dans cette ville ! Nous aurions dû, plutôt, nous préparer à avancer directement sur Alexandrie l'été dernier ou bien à faire une guerre de position qui nous aurait permis de ne pas nous éloigner de nos bases...

« Sidi-Barrani... Qu'est-ce que c'est au fond ? Nous avons, les premiers, bombardé la ville. Vous l'avez fait ensuite. Qu'en est-il resté ? Quelques briques sur un terrain désertique. C'était une position très vulnérable. Nous le savions et vous ne l'ignoriez pas non plus. Mais ce que nous ne savions pas, c'était la force de vos colonnes motorisées. D'où sont-elles donc arrivées jusqu'ici ? Quand j'ai su qu'elles ont traversé la Méditerranée, j'ai été ébahi, car je savais qu'une autre flotte veillait dans cette mer.

« La guerre actuelle est une question de machines. Les hommes n'en sont que les lubrifiants. Nous avions beaucoup d'hommes, mais nous n'étions pas équipés. Nous n'avions rien pour pouvoir lutter contre vous. Nous avons conçu divers projets de motorisation de nos forces. Ils n'ont, hélas, jamais été réalisés. C'est l'éternelle histoire qui se répète une fois de plus... Voilà une défaite de plus, une défaite qui dépréciera une armée à laquelle j'ai donné le meilleur de moi-même. Nos hommes se sont bien battus. Ils ont lutté contre vos tanks pendant 17 heures, mais que pouvaient-ils faire, avec leurs fusils et leurs grenades à main, contre vos tanks de douze tonnes ? »

L'émotion du vieux général lui fit venir les larmes aux yeux et il passa nerveusement ses mains dans ses rares cheveux grisonnants. Je remarquais que même ses cheveux avaient été brûlés par le soleil du désert. Il se remit à trembler en quittant la table pour aller s'asseoir dans un fauteuil. Son uniforme kaki qui devait lui aller parfaitement autrefois pendait de son corps. Il retrouva rapidement une partie de son énergie quand un des marins vint lui demander, de la part du commandant, s'il consentait à faire une partie de bridge.

Je confiais à l'un des officiers de l'état-major du général Cerio que plus de 30.000 hommes avaient été faits prisonniers en quelques heures. « C'est possible, répondit-il. Nous avions trois divisions à Sidi-Barrani et je ne vois pas comment elles auraient pu réussir à s'échapper. »

DEUX DES HEROS DE SIDI-BARRANI. L'officier assis sur la table fut fait prisonnier par les Italiens mais eut le temps de détruire son tank avant que l'ennemi puisse l'utiliser. Quand les Italiens commencèrent à reculer, il enjoignit aux soldats se trouvant dans le camp d'internement de se rendre et captura ainsi 300 prisonniers.

Tous les officiers ignoraient le sort de l'armée italienne en Grèce et, pour une fois dans ma vie, je n'eus pas le courage de leur dire la vérité. Ils parlaient de la démission de Badoglio en hochant la tête. Ils disaient que Cavagnari avait bien fait de quitter son poste puisque Badoglio avait été son chef. « Si vous ne nous aviez pas attaqués avec une telle rapidité, Graziani aurait certainement démissionné, puisque c'était un ami de Badoglio. »

Peu après, nous entrâmes en contact avec des bateaux patrouilleurs et il fallait entendre les hourras de nos marins lorsqu'ils virent les centaines de prisonniers italiens alignés sur les ponts.

(*Extrait de « Parade », sous la signature de W. F. Hartin, correspondant naval du « Daily Mail »*).



SUR LA ROUTE DE SIDI-BARRANI, un convoi de camions italiens capturés. Ceux-ci sont de construction excellente et sont mus par des moteurs Diesel. Ils ont servi au transport des prisonniers italiens. Leur nombre est de deux mille.



UNE VUE DU PORT DE SOLLOUM dans lequel mouillent des navires anglais. La flotte anglaise, durant l'occupation italienne, a constamment bombardé Solloum qui est aujourd'hui en ruines. La route qui mène au promontoire de Solloum est intacte.



CETTE CASERNE DE SOLLOUM, autrefois occupée par les troupes italiennes, abrite aujourd'hui des soldats britanniques, que l'on voit occupés à un exercice de signalisation. Au mât où flottait le drapeau fasciste claque fièrement un étendard britannique.

OU S'ARRETERA L'OFFENSIVE ?

On ne cesse de se demander dans tous les milieux d'Egypte quelle sera la prochaine étape dans la guerre victorieuse que l'armée impériale britannique mène au delà de la frontière égyptienne, en territoire libyen.

Le siège de Bardia a démontré qu'il ne fallait pas s'attendre à des succès aussi foudroyants que ceux qui ont marqué la première partie de l'offensive des forces alliées au désert de l'Ouest.

Les victoires de Sidi-Barrani, de Buq-Buq, de Solloum ont eu trois causes essentielles : l'effet de surprise, la fougue avec laquelle les unités britanniques ont attaqué et la démoralisation de l'armée italienne qui campait depuis plusieurs mois en plein désert avec tout ce que cela comporte de fatigue et de privations.

Aujourd'hui, l'armée de Graziani se bat sur son propre territoire, près de ses bases. Cela lui donne un certain avantage.

Pour poursuivre sa marche en avant, l'armée du général Wavell a dû faire de Solloum sa grande base avancée, Marsa-Matrouh, l'ancienne base, étant maintenant trop éloignée du théâtre des opérations. Il a donc fallu transporter, à travers une bonne partie du désert de l'Ouest, les armes, les munitions, l'équipement et le matériel nécessaires aux soldats qui se battent. Il ne s'agit pas du matériel requis pour une semaine ou deux, mais pour une longue campagne.

Ces difficultés ont été surmontées grâce à l'excellence du système de transport de l'armée anglaise dont des centaines de camions pris aux forces italiennes lors de leur défaite au désert de l'Ouest sont, d'ailleurs, venus augmenter la puissance.

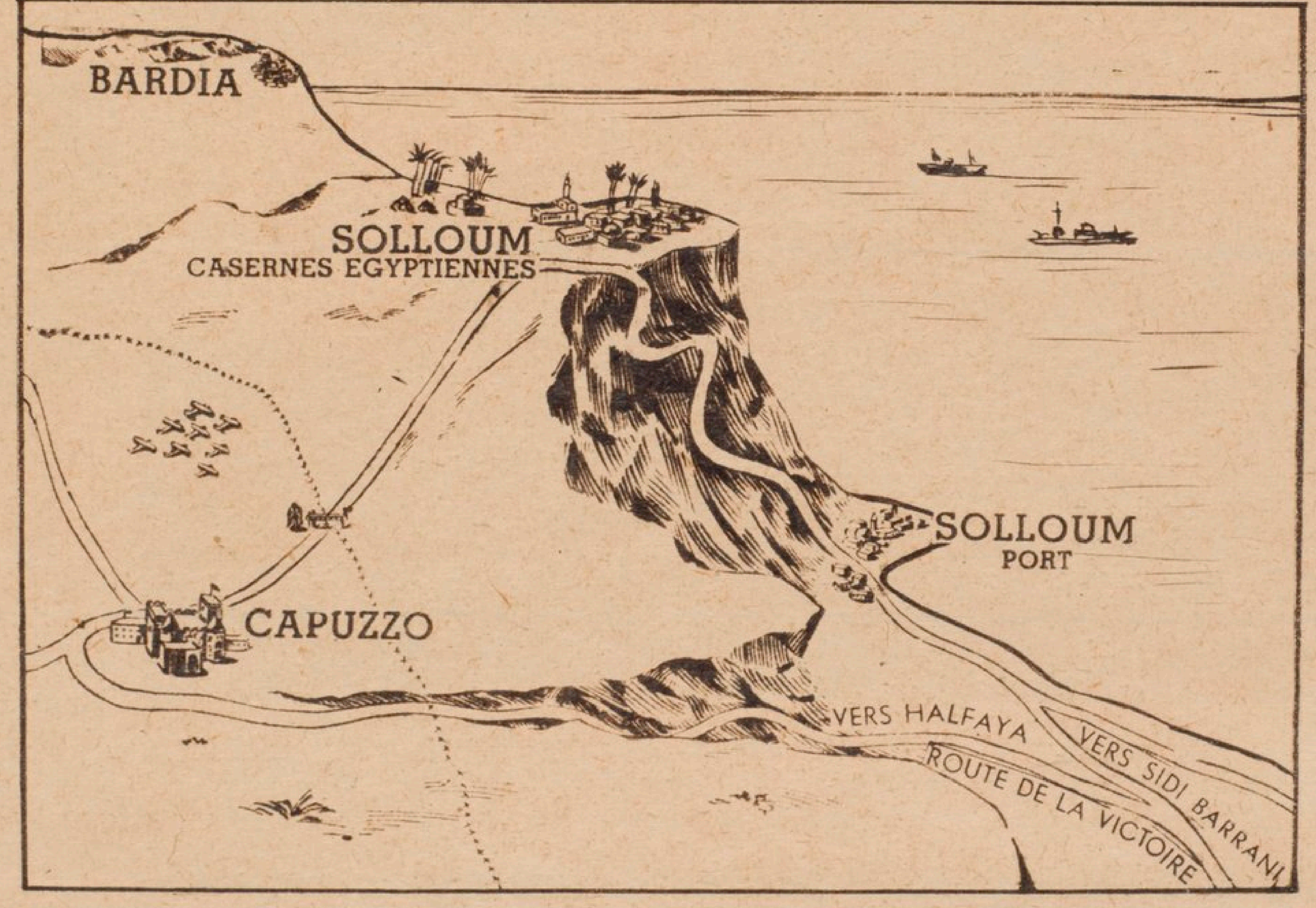
Le haut commandement britannique dans le Proche-Orient a toujours eu pour devise une prudente réserve. On se souvient encore qu'au début de l'offensive autour de Sidi-Barrani, le communiqué officiel du Grand Quartier Général ne parlait que d'« opérations ». Le mot « offensive » ne fut prononcé que bien plus tard.

Il est donc certain que si les opérations en Libye seront lentes, elles seront menées avec les précautions voulues pour éviter des surprises.

* * *

D'après les correspondants de guerre qui viennent de rentrer du front et qui ont eu l'occasion d'interroger des officiers italiens, l'armée de Graziani se composait au début de la campagne de 200.000 à 250.000 hommes, le tiers de ces effectifs étant représenté par des divisions libyennes.

Il pourrait paraître étonnant que Mussolini, qui ne manque pourtant pas d'hommes, ait eu recours, pour une bonne partie de ses forces en Libye, aux indigènes dont la loyauté fut toujours douteuse et dont les qualités guerrières, surtout pour une guerre motorisée, paraissaient problématiques.



LA REGION DE LA COTE où se sont déroulées les opérations du désert de l'Ouest. On voit le port de Solloum et les casernes égyptiennes de la ville. Solloum est située sur une hauteur. Une route y conduit, le long de la côte. Plus élevée que Solloum, Bardia dont les troupes anglaises font actuellement le siège. Une route y conduit.

Les officiers italiens interrogés à ce sujet déclarèrent que, d'après eux, les Libyens semblaient soumis et satisfaits, que le commandement italien estimait que, connaissant le désert et y vivant, ils feraient de meilleurs soldats que les recrues venues d'Italie.

D'ailleurs, tous les prisonniers capturés au désert de l'Ouest avaient au moins dix-huit mois de séjour en Libye, ce qui démontre l'importance que le commandement italien attachait au problème de l'acclimatation des troupes. En effet, dans un endroit comme le désert occidental, il est impossible de vivre, moins encore de combattre, si l'on n'est pas accoutumé à la chaleur torride le jour, au froid intense la nuit, au sable fin, bref à tous les inconvénients que comporte, en général, la vie du désert.

Voilà pourquoi l'armée de Graziani a eu tellement recours aux indigènes.

On avait cru à un moment donné que l'Italie, ne se fiant pas à la sincérité des Libyens, avait transporté, dès avant la guerre, sur le front d'Egypte — comme on l'appelle en Italie — quelques divisions de Somaliens. Il n'en est rien. Les divisions somaliennes sont nécessaires sur le front d'Ethiopie où l'Italie est en butte à des difficultés encore plus graves qu'en Libye.

Donc, en admettant que les forces dont dispose Graziani aient été au début de la campagne de 250.000 hommes, il n'en reste aujourd'hui qu'environ 200.000, dont 50.000 Libyens sur lesquels, vu l'expérience du désert de l'Ouest, on ne peut pas compter.

En dehors de ceci, il est certain que Graziani ne saurait dégarnir complètement le front de l'Ouest, les forces françaises se trouvant en Tunisie étant considérables et pouvant à tout moment, avec ou sans les ordres de Vichy, passer à l'offensive.

Enfin, une bonne partie de l'armée doit être affectée à des opérations de police, la population libyenne n'étant pas complètement soumise.

Mais ce qui est encore plus grave pour l'armée italienne, c'est la perte considérable de matériel et d'approvisionnements qu'elle a subie dans le désert égyptien.

Comme elle comptait prendre l'offensive contre Marsa-Matrouh, l'armée fasciste avait accumulé dans le désert tout ce qui lui était nécessaire pour une opération de grande envergure : camions, tanks, canons, armes, munitions, équipements, réserves alimentaires. Tout ceci est perdu pour elle et son remplacement est très problématique par suite du blocus britannique d'un côté, de la baisse de la production industrielle en Italie de l'autre.

N'oublions pas non plus que Mussolini, qui savait qu'il entrerait en guerre un jour ou l'autre, avait accumulé en Libye tout son matériel, bien avant les hostilités, sachant qu'une fois celles-ci déclenchées, la Libye devrait vivre repliée sur elle-même.

De l'autre côté, il y a l'armée impériale britannique.

Il n'est pas défendu de dévoiler aujourd'hui que le plan anglo-français prévoyait que la France serait chargée de la défense des possessions alliées dans le Moyen-Orient et des opérations offensives contre l'Italie, au moment voulu.

L'armée de Weygand massée en Syrie, celle de Tunisie, celle de Somalie n'avaient pas d'autre mission.

L'Angleterre avait amassé en Egypte des forces relativement peu nombreuses qui devaient collaborer avec les armées françaises, le rôle de l'Angleterre étant plutôt naval et aéronautique.

Or, lorsque la France capitula, l'Angleterre se trouva avec des forces minimes et plusieurs fronts à défendre.

En quelques mois, grâce à la collaboration de l'Empire et des alliés demeurés fidèles, grâce aux usines anglaises qui fournirent à l'armée de Wavell un équipement excellent, les forces impériales, l'armée du Nil, comme l'appelle Churchill, purent non seulement se défendre, mais passer à l'offensive avec les résultats que l'on sait.

Le chiffre des forces dont dispose sur le front de Libye le général Wavell est inconnu, mais il est hors de doute qu'il est considérable. Il est surtout supérieur par la qualité des éléments qui le composent.

* * *

Le siège de Bardia a démontré ce qu'il fallait comme temps et comme préparatifs pour venir à bout de la résistance de quelques deux divisions italiennes encerclées.

D'après les prisonniers italiens capturés, Graziani a fait de Tobrouk une place forte et il lui reste suffisamment d'hommes et de matériel pour résister encore pendant longtemps.

Les autorités militaires britanniques se rendent parfaitement compte de cela et, comme nous l'avons dit, elles n'agiront que lorsque le moment sera venu, lorsqu'elles estimeront qu'elles ont les atouts de leur côté.

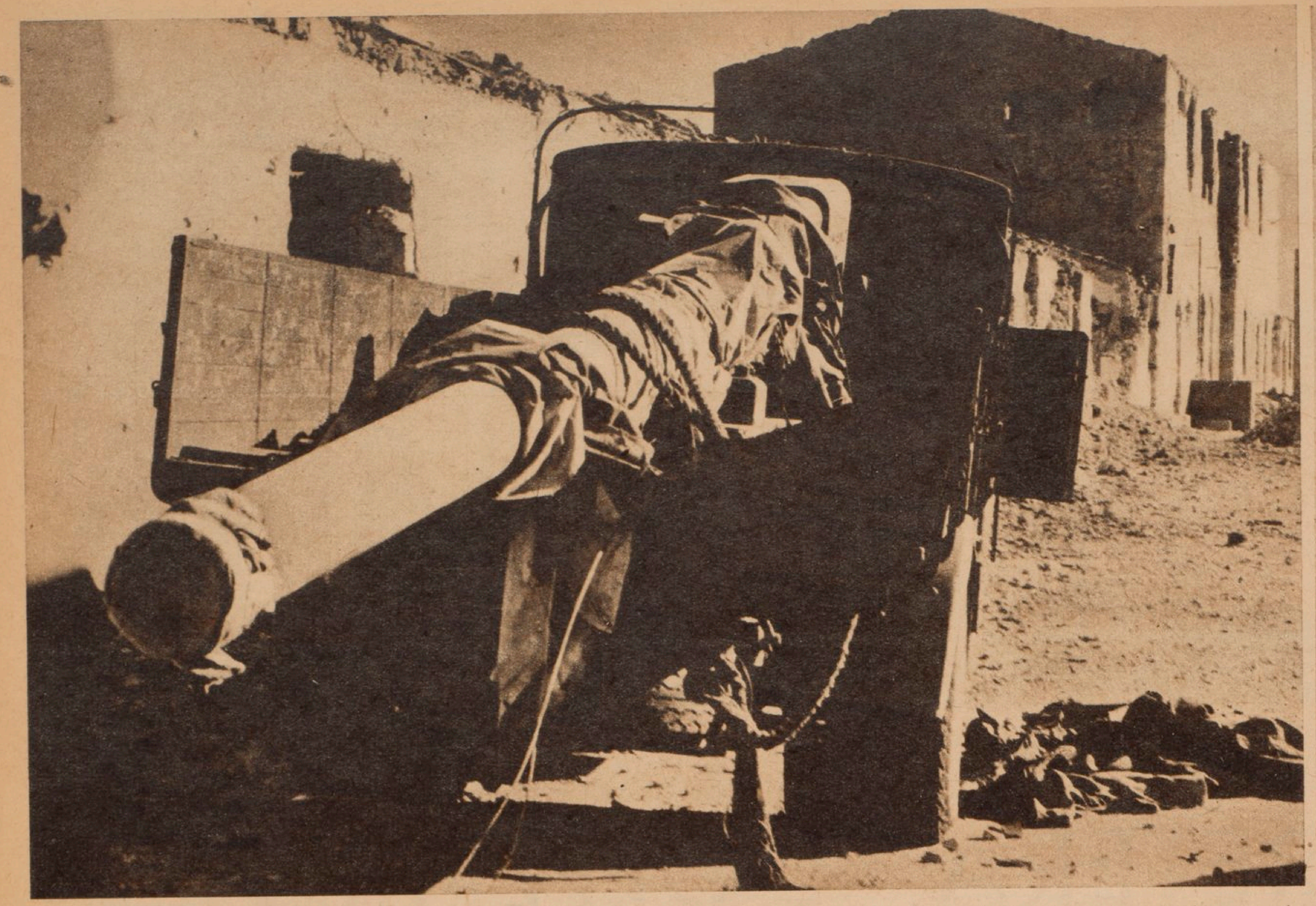
Bardia prise, la route vers Tobrouk s'ouvre. Là le siège sera certainement plus difficile. Et puis, même après Tobrouk, il y a Derna et Tripoli.

Néanmoins, un fait est certain : dans la bataille qui s'engage, le moral de l'armée britannique demeure intact. Celui des forces italiennes est, par contre, rudement atteint.

D'un autre côté, le matériel britannique est certainement supérieur à celui dont disposent les Italiens. Les obus anti-tanks italiens n'arrivaient pas à percer la cuirasse des tanks lourds britanniques lors de la bataille de Sidi-Barrani !

Enfin, les pertes en armes, en munitions, en équipements, sans compter celle des prisonniers, subies jusqu'ici par l'armée fasciste, pèseront lourdement contre l'Italie.

Ce qui nous amène à dire que l'on peut envisager l'avenir avec confiance.



UN DES CANONS LOURDS italiens qui servaient à la défense côtière capturé par les forces britanniques lors de la prise de Sidi-Barrani. Ces canons étaient employés contre la flotte, mais leur portée était inférieure à celle des grandes pièces marines.

CE MILITAIRE ANGLAIS vient d'effectuer une tournée sur les champs de bataille et en a rapporté des souvenirs. Coiffé du képi d'un officier italien, il porte des fusils, un trombone, ainsi que divers autres trophées.



APRES UN VOL DE RECONNAISSANCE, cet avion anglais regagne sa base, quelque part dans le désert de l'Ouest. Des aérodromes ont été installés sur plusieurs points de ce dernier. On remarquera, au premier plan, la tente, admirablement camouflée, qui — de loin — peut être prise pour un monticule. Le camouflage a, au désert, joué un rôle de premier plan.



LES ABORDS DE LA ROUTE qui conduit de Sidi-Barrani à Solloum sont parsemés de carcasses d'avions de chasse ou de bombardiers abattus par la R.A.F.

LA PETITE HISTOIRE

Depuis le 9 décembre, date à laquelle a commencé l'offensive britannique dans le désert de l'Ouest, de nombreux correspondants de guerre, britanniques, américains et égyptiens, ont été sur le front de Libye. Ils en sont revenus avec une multitude d'anecdotes qui constituent, pourrait-on dire, la petite histoire de la débâcle italienne.

Nous avons interrogé certains des correspondants en question. Voici quelques-unes des histoires qu'ils nous ont narrées :

UN DEJEUNER TOUT PRET

Lorsque, après deux jours de marche à travers le désert, de Marsa-Matrouh aux environs de Sidi-Barrani, les Anglais se trouvèrent face au camp du général Maletti, ils se tapirent durant toute la nuit. Les avions de reconnaissance italiens qui volaient à de très hautes altitudes ne virent pas l'armée bien camouflée qui avançait. Le signal d'attaque fut donné vers six heures du matin, à l'heure du déjeuner. Le camp était miné de trois côtés, le quatrième servant aux allées et venues des forces italiennes. C'est de ce côté-là qu'attaquèrent les Britanniques. Les Italiens, pris, pour ainsi dire, au saut du lit, ne purent tirer que quelques coups de canon avant de hisser le drapeau blanc.

Le déjeuner servi, mais non entamé, fut partagé entre les conquérants et leurs prisonniers.

Et, pour la première fois, les « tommies » goûtèrent au fameux chianti dont le camp était fort bien fourni.

LES DANSEUSES DELAISSEES

S'ennuyant énormément dans le désert aride où ils avaient passé plus de trois mois, les officiers italiens firent venir de Tripoli quelques danseuses italiennes. Celles-ci s'exhibaient tous les soirs dans un abri souterrain construit sous les casernes que bombardait souvent la flotte britannique.

Lorsque l'armée impériale anglaise attaqua Sidi-Barrani, les Italiens, qui ne songeaient qu'à la capitulation ou à la retraite, se soucièrent fort peu des danseuses qui charmaient leurs loisirs forcés. Deux d'entre elles furent tuées. Elles se trouvent enterrées au pied d'un monticule de sable quelque part au désert.

UN GENERAL ETONNE

Un des généraux capturés par les forces britanniques victorieuses ne cessait de répéter : « Comment êtes-vous arrivés jusqu'à nous ? » Il voulut se faire expliquer cette marche terrible de cent cinquante kilomètres sur des pistes loin des routes, bien au sud des chemins généralement empruntés. Lorsqu'on lui eût donné les renseignements demandés, il s'exclama : « Et dire que nous pensions que votre armée n'était composée que de mercenaires ou d'amateurs d'émotions fortes venus des quatre coins du monde, mais non de soldats ! »

L'ATTITUDE DES LIBYENS

Un autre officier supérieur, parlant des divisions libyennes qui se rendirent avec armes et bagages au premier coup de feu, déclara : « Il aurait mieux valu avoir moins d'hommes que de compter sur des soldats qui n'ont jamais voulu de notre régime. » C'était là un des secrets de cette capitulation. Les Libyens se refusaient absolument à combattre et, dès qu'ils virent arriver les Anglais, ils jetèrent leurs armes et levèrent les mains.

L'AVIATION ITALIENNE

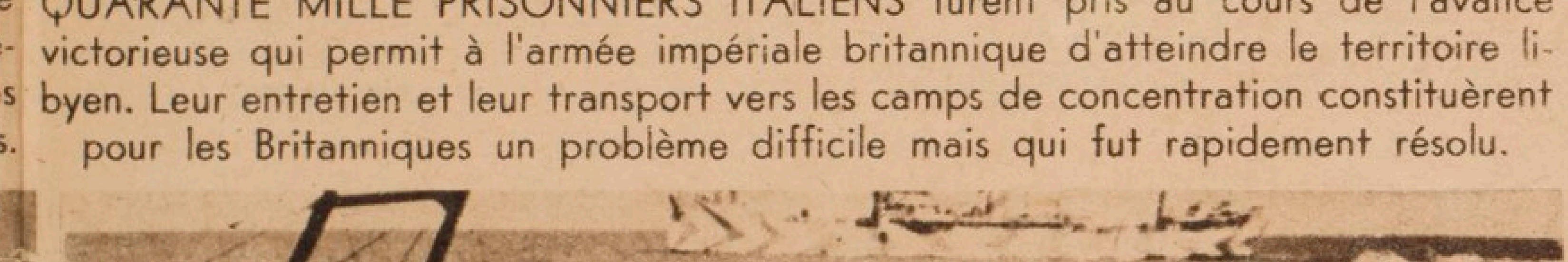
Sur toute la longueur de la route qui va de Marsa-Matrouh à Solloum, on aperçoit les débris des chasseurs C.R.42 ou des bombardiers S.79 abattus par la R.A.F.

La plupart des avions de Graziani sont d'un modèle vieux de trois ou quatre ans et ils sont incapables de se défendre contre les Spitfires et les Hurricanes de l'aviation anglaise.

Les avions abattus sont immédiatement dépouillés de leurs inscriptions, du faisceau et du lictoire peints sur l'avant qui les ornent, car toute l'armée britannique adore les souvenirs de guerre et aucun n'est plus précieux que ceux pris à bord d'un chasseur ou d'un bombardier ennemi. Celui qui les détient ne s'en séparerait pas pour une véritable fortune.

SOUVENIRS DE GUERRE

La plupart des correspondants militaires sont revenus avec des trophées. L'un d'entre eux arbore une pèlerine de colonel des «chemises noires», un autre est très fier du livre de traitements d'un médecin-major, lequel montre que l'armée italienne

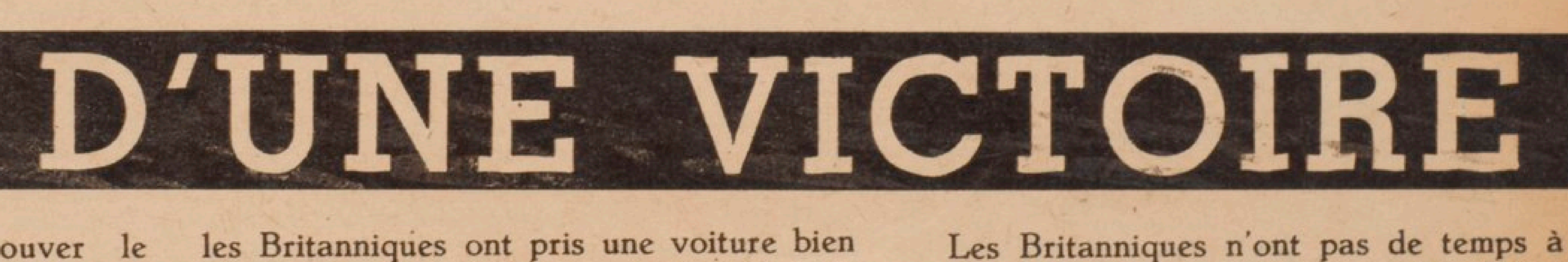


QUARANTE MILLE PRISONNIERS ITALIENS furent pris au cours de l'avance victorieuse qui permit à l'armée impériale britannique d'atteindre le territoire libyen. Leur entretien et leur transport vers les camps de concentration constituèrent pour les Britanniques un problème difficile mais qui fut rapidement résolu.

FORT CAPUZZO dont il a tant été parlé depuis le début de l'offensive du désert de l'Ouest. Sur la façade, des inscriptions italiennes. Fort Capuzzo n'est pas, à proprement parler, un fort. Il est, cependant, entouré de murs de dix mètres de haut, ce qui lui donne l'aspect d'un bâtiment médiéval.



UN GRAND NOMBRE DE PRISONNIERS furent évacués par voie de mer dans des navires bien camouflés. C'est ainsi qu'ils gagnèrent des ports égyptiens d'où ils prirent, en camion ou en train, le chemin des camps de concentration.



D'UNE VICTOIRE

campée au désert souffrait surtout de dysenterie et de furonculose.

Les forces britanniques étaient inférieures en nombre, elles ne pouvaient désarmer les prisonniers italiens qui reçurent l'ordre de laisser leurs armes sur le champ de bataille. Les soldats de Graziani se défirent non seulement de leurs armes, mais aussi de tout ce qu'ils portaient comme effets personnels. Aujourd'hui encore, le champ de bataille est jonché de couvertures, de valises, de chemises, de brosses à dents, de livres, de lettres, de cartes postales, de chaussures, de chaussettes, de bottes d'officiers, d'insignes divers, de banknotes et pièces de monnaie italiennes.

Les journalistes ont pu emporter des souvenirs, mais il leur fut absolument interdit de prendre des armes.

LES PRISONNIERS ONT FAIM

L'armée anglaise ne s'attendait jamais à prendre un tel nombre de prisonniers. Elle s'attendait moins encore à ce que les prisonniers faits aient un tel appétit. Et, le premier jour, à l'heure du repas, les rations furent nécessairement réduites.

Les prisonniers en furent fort contrits. Plusieurs d'entre eux allèrent trouver le chef du camp et l'informèrent qu'ils connaissaient des dépôts souterrains où l'on pourrait trouver de quoi les nourrir. En effet, on découvrit dans ces magasins des stocks énormes de macaronis, de sauce tomate, de margarine, de fromage, de chianti, des petits pois et de la viande en conserve.

Les cuisiniers italiens enseignèrent à leurs camarades britanniques l'art d'assaisonner les spaghetti. Comme c'était là leur mets quotidien, ils préférèrent goûter à la cuisine britannique et ce furent les Anglais qui déjeunèrent des spaghetti. « Ils sont excellents », disait un « tommy » qui compte envoyer la recette à sa femme.

L'AUTO DU GENERAL

Au début de la guerre — on s'en souvient encore — on captura en territoire libyen un général italien qui conduisait sa femme à l'hôpital où elle devait accoucher. L'auto du général, une « Fiat » pourvue d'une couchette, d'une armoire, d'une table à écrire et d'autres commodités, fut exposée au Caire, place Ismaïlia.

Or, au cours de leur dernière avance, les Britanniques ont pris une voiture bien plus luxueuse qui était, pour ainsi dire, le domicile-bureau du commandant de corps d'armée, le général Gallina.

Cette voiture, une « Isotta-Fraschini », avait attachée à elle une roulotte peinte en bleu lavande dans laquelle on trouva une table à manger, un bar, une armoire luxueuse, deux divans, des miroirs, une salle de bain...

Les chefs ne se privaient de rien et étaient toujours vêtus, même en plein désert, avec la dernière élégance.

Le monocle est fort populaire parmi les officiers et la barbe à la Balbo se porte beaucoup parmi les sergents et les caporaux.

DES BATISSEURS

En quelques mois, les Italiens sont parvenus à construire une excellente route qui relie Solloum à Sidi-Barrani. Cette voie de plus de cent kilomètres devait être prête dans deux ou trois semaines pour la grande offensive contre Marsa-Matrouh. Elle n'avait pas encore été asphaltée lorsque les forces impériales chassèrent les Italiens du territoire égyptien.

Les Britanniques n'ont pas de temps à perdre et la route est demeurée dans l'état où l'ont laissée les Italiens. Cela n'empêche qu'un trafic intense s'y fait. Elle y a résisté d'une façon splendide.

Les Italiens ont la réputation d'être des bâtisseurs. Sur les bords de cette route, appelée « le chemin de la Victoire », des socles avaient été aménagés pour recevoir des colonnes sur lesquels devaient être gravés les faits d'armes de l'armée de Graziani. Les socles sont toujours là, mais ils sont vierges de toute inscription.

LES MASCOTTES FASCISTES

Les forces fascistes avaient comme mascottes un grand nombre de chiens de race. Ceux-ci ont été adoptés par les régiments anglais et ils semblent fort fidèles à leurs nouveaux maîtres. Leurs noms italiens leur ont été laissés. Ces noms, aussi étrange que cela puisse paraître, sont ceux des villes d'où venait chaque régiment. Ainsi, on peut entendre aujourd'hui, au désert, un « tommy » britannique dire à son chien « Venezia, come here » ou « Firenze, don't do that ! » La prononciation des noms laisse d'ailleurs à désirer !

LE VRAI VISAGE DE LA LIBYE

Bien que voisine de l'Egypte, la Libye est une inconnue pour la plupart d'entre nous. Quelle est son étendue ? Quel est le chiffre exact de sa population ? Bien peu de gens, sans doute, seraient en mesure de répondre à ces questions.

La Libye, à vrai dire, n'a jamais été bien connue. Peu de gens ont eu l'occasion de la visiter. Pendant des années, elle fut un chemin qui ne menait nulle part, car la route des caravanes — allant du Soudan vers l'Europe — qui la traversait, n'était plus qu'une piste abandonnée. Les seuls bateaux et avions qui la desservaient faisaient la navette entre elle et l'Italie.

La Libye a commencé à faire parler d'elle lors de la guerre d'Ethiopie. Les Italiens y concentrèrent des troupes et cela attira l'attention sur cette partie du monde qui, de tradition, figurait en jaune sur les cartes. La guerre terminée, les Italiens déployèrent de grands efforts pour mettre la Libye à portée du reste du monde. Ils en firent une escale d'une nouvelle ligne aérienne, la *Linea del Impero*, ils construisirent une route goudronnée allant de la Tunisie à la frontière égyptienne et qui, dans leur esprit, devait faire de la Libye un lieu de rendez-vous pour les touristes. Malgré tous ces efforts, malgré la visite que Mussolini lui rendit en 1937, la Libye est demeurée mystérieuse.

Disons, dans ses grandes lignes, ce qu'est ce pays.

La superficie de la Libye est de 1.500.000 kilomètres carrés, alors que celle de l'Egypte n'est que de 1.050.000 kilomètres carrés. Par



UN CHAMELIER LIBYEN. La population de Libye, qui s'élève à moins d'un million, est surtout composée de petites gens.

contre, et alors que l'Egypte a 16 millions d'habitants, la Libye en compte un peu moins d'un million. C'est que la Libye est un vaste désert, manquant d'eau et ne comportant que quelques étendues cultivables. Alors que le Nil fait de l'Egypte un pays riche capable de nourrir une population double de celle qu'il a actuellement.

Deux traités ont fixé les frontières de la Libye. L'un, signé en 1919, a délimité la frontière avec la Tunisie. L'autre, en 1925, a fixé la frontière avec l'Egypte, ce dernier pays ayant cédé, à l'époque, les oasis de Koufra et de Djaraboub.

La Libye est divisée en deux gouvernorats : la Tripolitaine, qui a Tripoli comme chef-lieu, et la Cyrénaïque, dont Benghazi est la capitale. Ces deux territoires ont chacun leurs caractéristiques.

La Tripolitaine est brutalement séparée de la Cyrénaïque par les mornes solitudes qui s'étendent sur 650 kilomètres autour de la Grande Syrte et où règne l'abomination de la désolation.

A l'Ouest, la Tripolitaine ressemble à la région de Sfax, dans le Sud tunisien. Le vent y arrache au sol léger les mêmes petits nuages de sable. Le manque d'eau y est identique. Ici comme là, une seule culture est possible : celle de l'olivier, plante robuste qui se passe d'eau.

La Cyrénaïque est très différente. Une petite zone de bon pays la fait ressembler à la Grèce. Le sol y est rouge et noir. En une région, elle est coupée de vallées boisées. La chaleur y est moins forte qu'à Tripoli, et moins fréquents les coups de sirocco qui épuisent et mettent les nerfs à fleur de peau. Elle offre de meilleures possibilités que sa voisine, avec, toutefois, cette réserve que son sol argileux exige beaucoup plus d'eau qu'on ne peut encore lui en fournir.

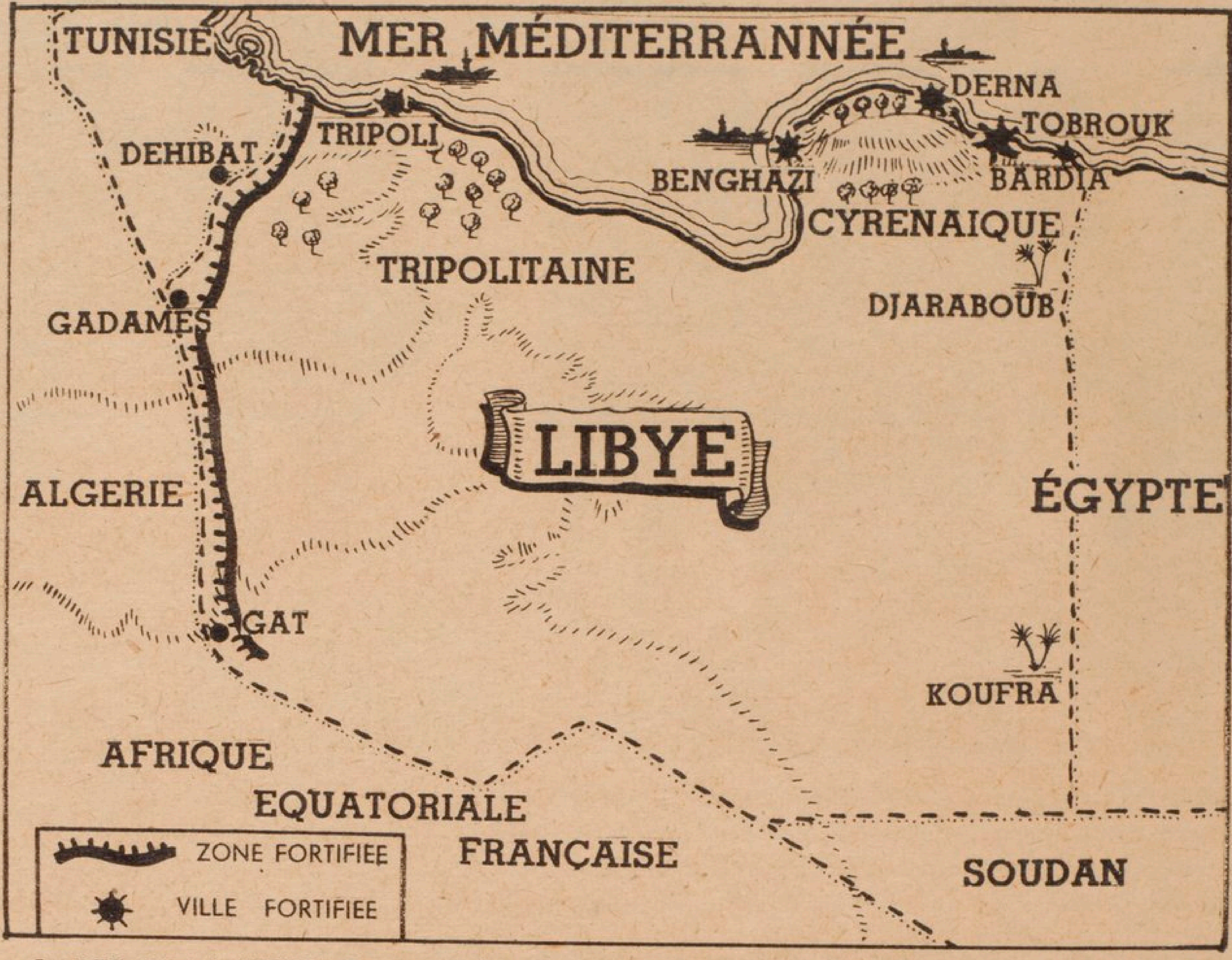
Ces deux pays, séparés par la nature, le sont restés du fait de l'homme. Tripoli était phénicienne. Comme les autres colonies phéniciennes, elle n'était pas destinée à être une colonie de peuplement, mais un marché. Les ruines de Leptis Magna témoignent du trafic qui animait la vieille route du Sud, jusqu'au jour où, l'Afrique s'ouvrant, les marchandises la désertèrent, attirées par la voie ferrée du Nil-Port-Soudan et la voie nigérienne de Kano à Lagos. La Cyrénaïque, en revanche, était grecque et peuplée de Grecs. Cyrène était l'une des capitales intellectuelles du monde hellénique. La Vénus de Cyrène, qui orne aujourd'hui les thermes de Dioclétien à Rome, est un témoin de son goût et de sa culture. Quand le monde romain se scinda, les deux territoires restèrent séparés et vécurent dos à dos. Tripoli appartint à l'Empire d'Occident, Cyrène à celui d'Orient. Les invasions déferlèrent pardessus le *no man's land* qui les séparait, pour unir leur destin dans une ruine commune. Ce qui avait résisté aux premières invasions fut saccagé par la vague du XIe siècle, encore plus destructrice que les autres. Le sable en recouvrit les vestiges et personne n'essaya de rendre vie à ce décor désolé, avant les Italiens.

L'Italie conquit la Libye en 1911 et 1912 pour des raisons uniquement politiques et stratégiques. « Nous savions que ce n'était pas un Eden... Nous n'y sommes allés que pour nous permettre de respirer plus à l'aise en Méditerranée et pour nous empêcher d'étouffer au milieu des possessions et des bases navales de la France et de la Grande-Bretagne. » En 1935, la présence de troupes italiennes en Libye amena les Anglais et les Egyptiens à concentrer des hommes et des avions dans le désert de l'Ouest.

Ainsi, la conquête de la Libye atteignit son but ; mais ce fut une aventure onéreuse, ne serait-ce que parce qu'il fallut la faire deux fois. La première conquête, celle d'avant la guerre, ne fut qu'un inutile gaspillage de sang, car, lorsque l'Italie se rangea aux côtés des Alliés, les Turcs et les Allemands armèrent les Bédouins qui jetèrent les Italiens à la mer. La deuxième conquête commença en 1922. La Tripolitaine, malgré sa population triple de la Cyrénaïque, fit beaucoup moins de difficultés pour se rendre. Elle était pacifiée en 1925, cependant que les 180.000 Bédouins de Cyrénaïque tinrent jusqu'en 1932. Leurs vallées boisées et leurs oasis retirées les avantageaient. La ferveur des Senoussi, cette confrérie du désert dont l'influence s'exerce par la prédication d'un Islam réformé, exaltait les courages. Pieuses, indépendantes, animées par l'énergie du désespoir, les populations accueillirent les Italiens plus mal encore qu'elles n'avaient accueilli les Turcs, leurs anciens maîtres. Les Senoussi ne faisaient pas de quartier. La riposte italienne fut impitoyable. Les Italiens comblèrent les puits. Ils enfermèrent les tribus qui s'étaient rendues dans des camps de concentration et laissèrent périr leurs troupeaux, loin des pâturages. Ils fusillèrent ou pendirent tout Arabe qui, après s'être rendu, avait donné à manger à un « rebelle » ou lui avait parlé. Ils ont souvent tué cruellement, dans des conditions qu'il vaut mieux ne pas préciser. Les Italiens semblent avoir été rendus frénétiques par cette résistance. Ils se sont acquis une réputation de coloniaux féroces, qui ne s'effacera sans doute jamais.

L'Italie, la conquête à peine achevée, s'est mise à l'œuvre pour retirer de sa nouvelle colonie des profits autres que stratégiques.

Comme la France en Algérie et en Tunisie, l'Italie a hésité pendant quelques années entre une politique d'implantation de colons et les thèses orthodoxes sur le développement économique. En Tripolitaine, tout au moins, il fallait choisir. L'olivier demande peu de travail, mais il ne produit qu'au bout de quinze ans. La culture de l'olivier exige peu d'hommes, mais disposant d'un capital, à eux ou à d'autres, qui leur permette d'attendre la récolte. La France a pu résoudre ce problème, non l'Italie. La France a peu d'hommes, mais de l'argent. L'Italie a les hommes, mais ils n'ont pas un sou vaillant. Les périodiques italiens de 1920 à 1930 environ abondent en articles qui déplorent la timidité du capital privé.



CARTE DE LA LIBYE. On y voit les régions cultivées et celles dépourvues de toute culture. On y voit, de même, les parties élevées du territoire. On note, enfin, les villes et les régions où on croit que divers travaux de fortification ont été effectués.

En 1928, l'Etat se décide. Dorénavant, il dirigera une partie de son excédent de population vers la Libye, sans avoir égard à la dépense, et fournira lui-même les capitaux aux colons. La colonisation dès lors démarre, avec des succès et des revers, mais avec des frais exorbitants pour les petits tenanciers. Les colons sionistes eux-mêmes n'ont pas disposé de secours de cette envergure. Selon les calculs d'un Français spécialiste des questions de colonisation, les neuf dixièmes des colons auraient fait banqueroute en 1934, s'ils n'avaient été secourus. En 1938, un effort du maréchal Balbo permettait l'installation d'un nouveau contingent de 18.000 personnes. Mais le nombre des colons reste toujours faible. En 1936, le nombre total des tenures italiennes en Tripolitaine était de 841, assurant la subsistance de 7.746 personnes et donnant du travail à 2.862 autres, employées dans des stations d'essai, à des travaux hydrauliques, etc. Cette même année, le nombre des stations vivant de l'agriculture en Cyrénaïque était de 2.672.

Entre le début de l'aventure éthiopienne et l'effort entrepris par Balbo en 1938, la colonisation ne progressa que lentement. La lutte pour une colonie plus grande et meilleure, située ailleurs, orienta les pensées, l'argent, les énergies dans une autre direction. L'Italie consacra tous ses efforts en Libye à l'achèvement de la route stratégique Est-Ouest. Beaucoup de fermiers libyens se sentirent négligés. Entre 1935 et 1937, c'est à peine si l'on parlait de la Libye de temps en temps. Elle servait même de repoussoir à l'Ethiopie, à qui allaient tous les superlatifs.

Dressons maintenant le bilan de la Libye.

Au point de vue financier, la Libye est une perte pour l'Italie. La production, tant agricole qu'industrielle, n'a jamais compensé les capitaux énormes que l'Italie a investis dans le pays. La Libye fournit actuellement des olives, des dattes, un peu de blé, du bétail. La potasse, le manganèse et le sel sont les principaux produits miniers.

Au point de vue colonisation, la Libye a également été un échec. L'Italie a eu beau doter le pays d'édifices ultra-modernes, elle n'a pas réussi à gagner le cœur des Libyens qui n'ont pas oublié la façon dont s'est faite la conquête.

Au point de vue stratégique, l'Italie a construit pour plus de 300 kilomètres de voies ferrées. Elle a percé, tout le long de la côte, une corniche qui est une entreprise gigantesque. Elle a élargi les ports de Tobrouk et de Tripoli qu'elle a transformés en bases aéro-navales pourvues d'un outillage moderne. Elle a, en plusieurs points du territoire, installé des aérodromes. Elle a fortifié une partie de sa frontière sud-ouest ainsi que sa frontière avec l'Algérie et la Tunisie...

Malheureusement pour elle, l'Italie a, du point de vue stratégique, commis de grandes erreurs en Libye. Elle a employé la plus grande partie de ses efforts à se protéger du côté de la Tunisie, mais a omis de doter d'ouvrages d'art sa frontière avec l'Egypte — convaincue que si une offensive devait avoir lieu dans ces parages, c'est elle, et elle seule, qui la déclencherait.

Elle ne s'est qu'à demi préoccupée, de même, de la question du ravitaillement. Confiante en elle-même, elle n'a jamais envisagé sérieusement que ses communications avec la métropole pourraient être coupées.

Or, c'est justement ce qui vient de se produire. Placée, depuis l'occupation de la Crète, dans une situation très pénible, la Libye ne peut presque plus recevoir de renforts — du moins par la voie navale. Quant au pays lui-même, c'est tout juste si, en période de bonne récolte, il peut nourrir une armée de 60.000 hommes.



TOBROUK est certainement la ville la plus fortifiée de Libye. Les Italiens l'ont aménagée en base aéro-navale. Ci-dessus : la « Piazza del Re », la place la plus importante de Tobrouk. Cette ville est dans une situation difficile depuis l'occupation de la Crète.



UNE CASERNE ITALIENNE à Tobrouk. Elle est en style colonial fasciste. Cette carte postale ainsi que celle ci-contre étaient en possession d'un soldat italien ayant participé à l'offensive. Elles ont été rapportées par des correspondants de guerre venus du front.



DANS LES RUES où, par endroits, circule un tramway cahoteux, les troupeaux, les jours de marché, s'allongent en file interminable, créant un singulier contraste qui frappe le visiteur. Il y a peu de notables dans les villes libyennes.



UN PASTEUR LIBYEN se rend au marché, portant un mouton qu'il va tenter de vendre à bon prix.

MARCHÉ A TRIPOLI

A Tripoli, un vendredi, jour traditionnel de marché. Les pasteurs libyens ont, pour la circonstance, quitté leurs villages et sont venus à la ville pour y vendre leur bétail. Dans les rues où, par endroits, circule un tramway cahoteux, les troupeaux s'allongent en file interminable, créant un singulier contraste qui frappe le visiteur. Les cafés, ce jour-là, connaissent une animation inaccoutumée. Les boucheries aussi, car une grande partie du bétail que l'on vend au marché est tuée et débitée sur le moment... Ce qui frappe dans ces marchés libyens c'est, en dehors de leur pittoresque, la pauvreté des tractations qui s'y font. La population libyenne est, en majeure partie, composée de petites gens. Les Libyens sont pauvres et la présence de l'Italie en Libye n'a pas réussi à les enrichir. Un fait distingue les cités libyennes des autres cités de l'Afrique du Nord : c'est l'absence à peu près totale de gens de la classe aisée. La silhouette, si familière, à Tunis ou à Fez, par exemple, du notable arabe, aux habits élégants, qui parcourt majestueusement les bazars en répondant avec gravité aux saluts des passants, est inconnue à Tripoli. C'est là un mauvais point de plus à l'actif de l'Italie à laquelle la population libyenne, qui n'a pas oublié la façon dont s'est déroulée la conquête, tient également rigueur de n'avoir rien fait pour l'enrichir, s'efforçant — au contraire — de détourner les rares richesses du pays au profit de milliers de colons italiens.



Les boucheries font des affaires d'or les jours de marché. Quelques-unes sont du plus pur style mauresque. Les achats se font suivant la loi de l'offre et de la demande. Le Libyen est très friand de viande et de « méchoui ».



LE CAFE est l'endroit où l'on se passe les nouvelles, où on les commente. Au-dessus : deux Libyens font leurs comptes.



LES LIBYENS N'ONT JAMAIS RENONCE. Malgré tous les efforts déployés par l'Italie, on peut dire qu'ils n'ont jamais été entièrement colonisés. Les Libyens n'ont pas oublié la façon dont l'Italie a réalisé sa conquête. Le chef de la résistance libyenne est le Grand Senoussi, dont la famille mena le combat contre l'Italie. Au début des hostilités dans le désert de l'Ouest, le Grand Senoussi a rendu visite à des prisonniers libyens, lesquels lui ont fait un émouvant accueil et ne lui ont pas ménagé les marques de respect.

Les AVATARS d'une CONQUETE



UN ENVOI MASSIF de colons italiens a été fait en 1938 en Libye. Sur le bateau qui les conduit vers la colonie, les colons dansent. Ils sont plusieurs milliers.

Lorsque, en 1911, les Italiens s'emparèrent de la Tripolitaine, la rapidité avec laquelle cette province turque tomba entre leurs mains ne laissait pas prévoir les difficultés qui allaient surgir par la suite.

Les Italiens risquent fort de perdre leur colonie nord-africaine avant d'en avoir achevé la pacification.

Car l'expédition de Koufra, organisée pour porter un coup décisif à la rébellion senoussie et pourtant menée avec une extrême rigueur, n'a pas mis fin aux guérillas qui ont continué jusqu'à ces derniers temps.

Une inscription sur les murs du poste italien de Sehba, au milieu du désert, à près de mille kilomètres de la côte, illustre assez bien la situation des Italiens en Libye, dès qu'ils quittent cette route côtière le long de laquelle le maréchal Balbo avait voulu semer trois ou quatre mille familles de colons.

Cette inscription, la voici :

Officiers et soldats,
Souvenez-vous de la surprise de la Ghara.
Veillez toujours
et ne vous fiez à personne.

En 1914, la garnison de Sehba, endormie sous un soleil de plomb, s'était laissée surprendre par une bande de révoltés.

Ne faisons pas grief à l'Italie d'avoir dû abandonner l'intérieur du pays du fait de la guerre mondiale. La France aussi, au Maroc, avait dû remettre à plus tard la fin de sa campagne coloniale, mais nous pouvons reprocher à l'Italie fasciste son « système »... Au fait, elle doit à ce « système » cette insécurité perpétuelle que rappelle l'inscription de Sehba, elle lui doit d'avoir eu à entretenir dans l'extrême sud libyen quinze mille hommes qui, aujourd'hui appelés à des tâches plus pressantes, ont abandonné à nouveau le terrain conquis devant les dissidents.

Durant huit ans, Graziani (le même Graziani qui a succédé à Balbo) a « mis de l'ordre » en Libye : la population indigène fut réduite de moitié. On verra plus loin par quels expédients.

Lorsque Mussolini marcha sur Rome, Graziani était déjà en Libye. On raconte qu'il inspectait le lieu de sa plus récente « victoire » — un village incendié — lorsque, entre deux pierres à demi calcinées, il aperçut un objet qui brillait. C'était une pièce d'époque romaine. Avec un sens très net de l'opportunité, Graziani envoya sa trouvaille au nouveau maître de Rome.

On assure que c'est de cet incident que naquit dans l'esprit du Duce l'idée d'une renaissance de la Rome impériale, idée dont il fut longtemps l'adversaire puisqu'il figurait, alors leader socialiste par ceux qui menèrent la campagne contre l'expédition de Libye, en 1911.

Quoi qu'il en soit, Graziani fut jugé « the right man in the right place » et autorisé à conquérir la Libye au nom du Duce.

Mais il y a conquête et conquête. Préférant céder le terrain que se soumettre, les Tripolitains s'enfoncèrent vers l'intérieur. Graziani fit sceller les puits pour donner aux indigènes à choisir entre la mort certaine ou le retour au bercail. Bercail où les attendaient les mitrailleuses de l'impitoyable Graziani.

Durant huit ans que dura le proconsulat de Graziani, on exécuta les Libyens à la moyenne de trente « par jour », soit « onze mille par an ». Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'en dépit de la peine de mort prévue pour ceux qui cherchaient à quitter le territoire, des milliers de Tripolitains aient été chercher refuge au Darfour, au Tchad, en Tunisie.

Graziani aimait les exécutions spectaculaires. C'est ainsi que, lors de l'expédition de Koufra, il fit pendre « pour l'exemple » un vieux marabout de quatre-vingts ans.

Toujours pour l'exemple, il arriva à de jeunes officiers italiens de précipiter d'un avion les hommes choisis comme boucs émissaires.

Il n'est pas sûr que de tels « jeux » renouvelés à l'antique aient été encouragés par l'actuel maréchal Graziani, mais il est certain qu'il les tolérait, car il estimait qu'il fallait frapper dur et qu'il y allait du salut de l'Empire italien.

Lorsqu'il arriva en Libye — c'était en 1934 — Italo Balbo comparé à Rodolfo Graziani pouvait passer pour un saint. Il ne faut pas trop s'illusionner. La soi-disant opposition entre lui et Mussolini a donné à Balbo les apparences d'un martyr. Les confidences de prisonniers italiens tendent à accréditer une autre image. Si elle est exacte, tout porte à croire que Balbo à la place de Graziani n'aurait peut-être pas été plus doux que son prédécesseur.

Mais ce qu'on remit à Balbo ce fut une Libye « nettoyée ». Le vainqueur de l'Atlantique n'allait pas avoir besoin de se salir les mains et la réputation.

Il restait bien cette dissidence dans l'extrême sud, mais cela se passait si loin de la côte, si loin de tout regard qu'on pouvait affecter de l'ignorer et ne considérer que le décor planté au premier plan.

Comme Mussolini, Balbo était enivré par l'idée de recréer l'empire romain. Il importe peu aujourd'hui qu'il est mort si, le cas échéant, il eut joué de savoir les mêmes cartes que Mussolini. Il rêvait d'attacher son nom à la rénovation de la Libye.

Le thème est celui-ci : la Libye a été le grenier de l'empire romain, il n'y a aucune raison qu'elle ne le redevienne pas.

Partant de rien, Balbo allait accomplir une tâche admirable. Mais quelle qu'ait été l'énergie constructive dont il a pu faire preuve, Balbo ne pouvait rien contre une nature ingrate.

La première étape de la colonisation de la Libye fut la construction d'une autostrade de 1.600 kilomètres le long de la côte, autostrade que vint inaugurer le Duce en mars 1937 en même temps qu'il se proclamait inconsidérément le « protecteur de l'Islam ».



LA CONQUETE DE LA LIBYE n'a pas été facile, militairement parlant. Elle a coûté à l'Italie un grand nombre de soldats. A leur mémoire, un monument a été dressé.

Le rattachement de la Libye à la métropole — la Libye cessant d'être une colonie pour n'être plus qu'une province — indique assez la hantise italienne de posséder un empire, calquer sur la France qui possède trois départements nord-africains : l'Algérie.

25.000 colons devaient être installés sur la côte. Ainsi qu'on l'a vu par ailleurs, ce chiffre n'a jamais été atteint. Les deux conditions essentielles d'obtention d'un domaine en Libye étaient de ne posséder aucun bien en Italie et d'être à la tête d'une famille nombreuse.

De même que l'autostrade a été aménagée avec l'arrière-pensée d'un intérêt stratégique, l'installation de 25.000 colons visait autant au développement de la colonie qu'à maintenir en permanence un minimum de 25.000 hommes acclimatés et dûment entraînés, pouvant d'un jour à l'autre abandonner leur charrue pour un fusil.

Chaque colon quittant l'Italie ne devait emporter d'autre que deux ou trois valises. Chaque famille était installée dans une maison assez coquette dont les inconvénients n'apparurent que par la suite.

Les familles furent installées par groupes de deux, chacune habitant une moitié de maison. Les maisons furent groupées tous les quelques kilomètres. Tous les dimanches les colons se donnaient rendez-vous au centre, c'est-à-dire à la ville voisine, et profitaient de l'occasion pour faire leurs achats. Chaque jour un camion passait, allant d'une ville à l'autre, ainsi qu'un tanker apportant à chaque maison sa provision d'eau.

Car la Libye manque d'eau. Certes, chaque femme possède son puits artésien, mais il n'amène à la surface qu'une eau saumâtre qui suffit à peine à l'irrigation calculée des terres cultivées. Cette eau porte en suspension des sels qui, lentement, vont frapper la terre de stérilité. On estime que dans vingt ans ce triste résultat sera acquis et que dès lors il ne restera plus qu'à écrire le mot « fin » pour clôturer cette aventure coloniale.

Ceux qui se réfèrent à la prospérité antique de la Libye pour tabler sur les mêmes résultats, résultats à obtenir dans un avenir prochain, oublient que le régime des eaux s'est profondément modifié en Afrique du Nord en quinze siècles. Enfin, la Libye n'avait alors une valeur économique qu'en liaison avec les terres égyptiennes. Un ouvrage d'ailleurs paru en Italie étudiant les possibilités pour l'Italie de rattacher, par un pipe-line, la Libye au régime hydrographique de la vallée du Nil.

En attendant, la Libye a recours pour son eau potable à l'Italie méridionale. Jusqu'à juin dernier, cette province qui, par ailleurs, n'a rien pu faire de mieux qu'à se suffire en blé, alors que la Libye antique était exportatrice, recevait sa portion d'eau potable par navires citernes.

Depuis le jour où Mussolini a fait entrer l'Italie dans la danse, les convois se sont raréfiés et la situation des fermiers libyens est des plus critiques.

La Libye n'est pas une de ces entreprises qui puissent survivre à la guerre.



A LA LEGATION DE FRANCE. Comme chaque année, le ministre de France au Caire a reçu ses compatriotes le 1er janvier à la Légation. Voici une photo prise à l'issue de la réunion. On reconnaît, au centre, en jaquette, le ministre de France. Devant lui, Mme Pozzi. A gauche, en gris, M. d'Angélis, consul général.

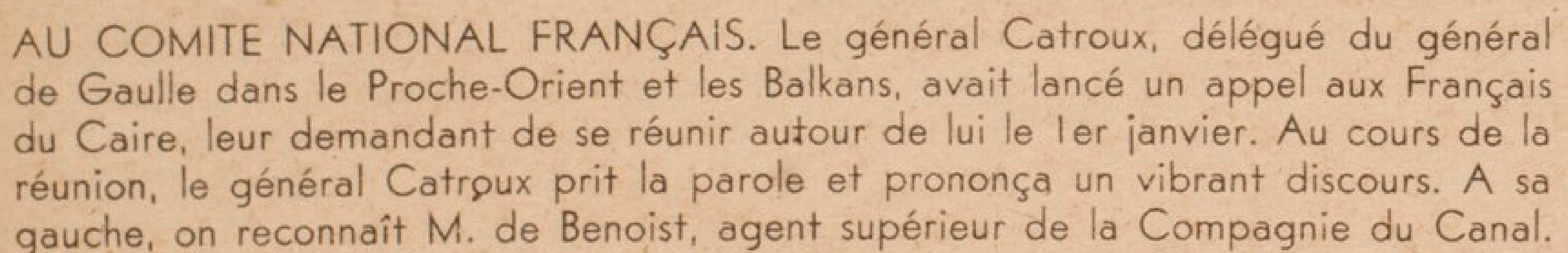


LE REVEILLON DU NOUVEL AN fut aussi gai, sinon plus, que celui de Noël. L'année qui vient autorisant de grands espoirs, les militaires s'amusèrent autant que les civils.



AU COMITE NATIONAL FRANÇAIS. Le général Catroux, délégué du général de Gaulle dans le Proche-Orient et les Balkans, avait lancé un appel aux Français du Caire, leur demandant de se réunir autour de lui le 1er janvier. Au cours de la réunion, le général Catroux prit la parole et prononça un vibrant discours. A sa gauche, on reconnaît M. de Benoist, agent supérieur de la Compagnie du Canal.

LA GAIETE REGNE PARMI CES MILITAIRES. Ils ont bu, mangé. A présent, ils chantent aux sons d'un banjo. L'année qui vient de s'écouler a été dure, mais elle a bien fini...



IMAGES DE L'AN NOUVEAU



DANS UN HOTEL CAIROTE, des couples tournoient aux sons d'une musique qui, pour la circonstance, s'est faite plus entraînante que d'habitude. Chez tous un même vœu : que le réveillon de 31 décembre 1940 soit le dernier de la guerre.



A LA LEGATION DE SUISSE. M. Brumer, chargé d'affaires de Suisse, a, lui aussi, reçu ses compatriotes à l'occasion du 1er janvier. La réunion, à laquelle assistaient un grand nombre de Suisses, se déroula dans une atmosphère cordiale. Voici M. Brumer prononçant son discours.



"LAYLA BENT EL RIF„

TOGO MIZRAHI vient de présenter au public son dernier film, une Super-Production chantante avec la grande vedette Youssef Wahby et la délicieuse chanteuse Leila Mourad, entourés d'une brillante pléiade d'artistes de tout premier ordre, tel que Zouzou Chakib, Bichara Wakim, Fardosse Mohamed, Anwar Wagdi, Tahia Karioka, Hassan El Baroudi, Salwa Allam, Abdel Salam El Naboulsi, Fakher M. Fakher, etc... Avec ce film, nous pouvons affirmer que Togo Mizrahi a réalisé la plus grande production de l'année. Et pour l'actif metteur en scène qu'est Togo Mizrahi, cela revêt une signification de la plus haute importance. En effet, l'on ne doit pas oublier que Togo Mizrahi n'est pas de ces producteurs qui se contentent de donner un ou deux films par an, mais il est le seul dont la production continue et multiple bat chaque année tous les records.

Pour cette année, LAYLA BENT EL RIF constitue sa sixième production, car elle vient après « Sallefni Talata Guèneih », « El Bach-Moawel », « Cœur de Femme », « El Fersane El Talata » et « Alf Leila Wa Leila ».

Dans « Layla Bent El Rif », Togo Mizrahi a pu donner une preuve incontestable de plus de sa maîtrise et de sa virtuosité dans l'art cinématographique. « Layla Bent El Rif » est une de ces productions qui feront date dans l'histoire de la cinématographie égyptienne, par la perfection qu'elle présente à tous les points de vue.

Youssef Wahby, le plus grand artiste de l'Orient, joue son rôle avec un art consommé. A côté de lui, Leila Mourad évolue en grande artiste, sensible et fine. Sa voix mélodieuse et chaude prend tous les cœurs. Le sujet se déroule avec une aisance et un naturel admirables, dans des décors tantôt villageois, tantôt du plus pur modernisme. Car rien n'a été épargné pour assurer à « Layla Bent El Rif » son cachet de fini et de perfection.

LAYLA BENT EL RIF est le film qui a surpassé les productions américaines du même genre. Il faut que vous alliez le voir pour vous en convaincre et pour rendre ainsi hommage à cette expression magnifique de l'art cinématographique en Egypte.

Ce film est actuellement projeté avec grand succès sur les écrans des Cinémas Cosmo du Caire et Cosmographe d'Alexandrie.



CETTE SEMAINE A HOLLYWOOD



ON A PARLE, CES JOURS-CI, d'une idylle entre Robert Montgomery et Constance Cummings. Les deux vedettes ont été souvent vues ensemble et il ne serait pas impossible, dit-on à Hollywood, que quelque chose de sérieux naisse de ces sorties à deux. Dans quelle mesure faut-il ajouter foi à ces rumeurs ? On ne saurait le dire. Bob et Constance vont, en tout cas, paraître prochainement dans « Haunted Honeymoon » qui a été tourné à Denham, en Grande-Bretagne. Les voici entre deux prises de vues.

SAVEZ-VOUS QUE...

...Ilka Chase, qui fait dans « Stronger than Desire » avec Virginia Bruce et Walter Pidgeon des débuts remarqués, a joué deux années de suite à Broadway dans « The Woman », le rôle de Rosalind Russell ? Elle dessine elle-même ses robes et a écrit une pièce.

* * *

...Walter Pidgeon, la vedette de « Stronger than Desire », eût été avocat si la guerre, celle de 1914, ne l'avait obligé de choisir entre l'école et l'armée ?

* * *

...A Hollywood, les champions de l'amitié sont Margaret Sullavan et James Stewart qui sont de vieux amis et qui viennent de tourner coup sur coup deux films ensemble : « The Shop around the Corner » et « The Mortal Storm » ?

* * *

...Si l'amitié du « team » Margaret Sullavan-James Stewart est citée en exemple, la camaraderie qui unit Reginald Owen et Edmund Gwenn atteint la vigueur d'une légende ?

* * *

...Le vieux navire de rivière qui fut employé pour « Red Dust » de Clark Gable et de Jean Harlow a été remis en service pour « Congo Maisie », le nouveau film d'Ann Sothern ?

* * *

...Vivien Leigh, la créatrice du personnage de Scarlett O'Hara de « Gone with the Wind », se maquille elle-même, elle arrive au studio une heure et quart avant l'heure des prises de vues et n'accepte dans sa loge la seule présence d'une femme de chambre ?

...Douglas MacPhail, la révélation de « Babes in Arms », a été proclamé par Lawrence Tibbett « le meilleur jeune baryton d'Amérique » ? Il sera le partenaire de Judy Garland dans « Little Nancy Kelly ».

* * *

...Roland Young, dont la création du personnage de « Topper » est dans toutes les mémoires, tournera « The Philadelphia Story » avec Katharine Hepburn ?

* * *

...C'est Frank Borzage qui dirigera le nouveau film de Robert Taylor « Flight Command » ? Nous verrons encore, de Frank Borzage, « Strange Cargo » et « The Mortal Storm ».

* * *

...Les prises de vues de « Golden Fleecing » ont commencé aux studios Metro-Goldwyn-Mayer de Culver City ? Ann Sothern est la vedette de cette production.

* * *

...Robert Z. Leonard, le metteur en scène de « New Moon », le nouveau film de Nelson Eddy et de Jeanette MacDonald, vient de fêter le quatorzième anniversaire de son mariage ?

* * *

...Nelson Eddy, qui a remporté un succès personnel considérable avec « Balalaika », retrouvera sa partenaire habituelle, Jeanette MacDonald, dans trois films : « New Moon », « Bittersweet » et « I married an angel » ?

* * *

...Maureen O'Sullivan tournera un nouveau « Tarzan » ? Nous la verrons également dans « Pride and Prejudice » et « Sporting Blood ».

UN HOMME A PLAINDRE

Edward Buzzell, le metteur en scène du nouveau film des Marx Brothers, considère qu'il occupe, actuellement à Hollywood, une situation de tout repos. Il n'est, pour en juger, que de lire ce passage de son journal personnel :

« Sept heures : réveil sans avoir pu fermer l'œil.

Huit heures : breakfast : 4 tablettes d'aspirine.

Neuf heures : prêt à tourner si les Marx sont là.

Dix heures : les Marx sont là. Gummo et Zeppo. Ils ne tournent pas dans le film. Où peuvent être Groucho, Harpo et Chico ?

Dix heures à midi : recherches. On trouve les trois lascars sur un plateau interdit aux hommes.

Une heure : répétition satisfaisante avec le gorille. On tourne. Le gorille tombe malade. Son docteur veut le renvoyer en Afrique pour deux semaines de repos.

Cinq heures : on a quand même tourné la scène, mais c'est Harpo qui est indisposé. Son estomac est tout ballonné. Le docteur le force à se dévêtir... et découvre la bobine de film qui devait être dans la caméra pendant que nous tournions. Tout est à refaire. C'est le cameraman qui est malade maintenant.

Sept heures : au « gymnasium », pour se changer les idées. Dans la salle de vapeur, Harpo vient voir si ses saucisses sont cuites.

Huit heures : dîner. Au menu : 5 tablettes d'aspirine.

Neuf heures : au lit. Impossible de dormir. Je ne comprends pas pourquoi. Ça y est, j'ai compris : ma camisole de force est trop serrée ! Quelle veine quand même de diriger les Marx Brothers ! Vivement demain matin. »

LETTRE DE HOLLYWOOD

MARGARET SULLAVAN

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE

(De notre correspondant particulier)

Elle est née au pays du coton, du tabac, des marécages, des huîtres et des révoltes... dans le Sud, en Virginie, d'une famille assez désargentée, mais ancienne, considérée et orgueilleuse... La Virginie et ses jeunes filles élevées parmi l'admiration criarde des négresses, les soirées dansantes et les robes blanches de mousseline et d'organdi.

De plus, elle était assez délicate, trop maigre, nerveuse. Il ne fallait surtout jamais la contrarier. Son enfance d'abord, son adolescence ensuite furent une succession de caprices, de voyages, de longues vacances en Virginie et de nonchalantes études dans des collèges élégants.

Elle était à Sullings College (Bristol) et elle ne dansait, flirtait, jouait au tennis qu'avec les jeunes collégiens de Princeton et d'Harvard, lorsqu'un groupe d'étudiants organisa un camp de vacances dans le Massachusetts. On faisait du cheval sous bois, on organisait des piqueniques, on vivait en maillot de bain ou en short, et on croyait retourner à la simplicité originelle. Quand on eut épuisé la liste des distractions classiques, on imagina de monter une représentation théâtrale. Mais les compétences manquaient. On eut alors l'idée de faire appel à une petite troupe de tournée qui passait dans les environs. D'ordinaire, les acteurs, quels qu'ils soient, détestent jouer avec des amateurs. Mais la tournée ne faisait pas de bonnes recettes et puis, dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on aime...

C'est ainsi que Margaret Sullavan, jeune fille du grand monde, rencontra Henry Fonda, jeune premier sans gloire et sans argent... Et alors commença la première aventure. Quelques mois plus tard, la jeune Margaret était à New-York avec Henry. Ils étaient mariés. Ils s'adoraient. Ils n'avaient pas le sou. Margaret avait quitté le collège et la maison paternelle en claquant les portes. Henry était grand, mince, un regard d'enfant, un sourire désarmant et une confiance attendrissante en tout le monde et en son destin.



MARGARET SULLAVAN chez elle.

Ils marchaient la main dans la main, ils mangeaient dans les mauvais et délicieux petits restaurants de Greenwich Village et ils avaient une petite chambre d'où l'on entendait passer le métro.

Ils cherchaient des rôles et attendaient leur chance. Celle de Margaret vint d'abord. Elle fut engagée — à cause de son accent du Sud — dans une pièce qu'on allait jouer à Chicago : « Strictly dishonorable ». Elle était d'esprit froidement pratique, ambitieuse, consciente des réalités. Elle savait que la vie de bohême est la plus belle, à condition de ne pas la mener pendant trop longtemps.

Henry était un doux, un rêveur, tireur de plans sur la lune, pas exigeant, content de tout et trouvant que tout allait bien dans le meilleur des mondes. Il adorait sa femme et espérait en l'avenir. Candide... Elle lui fit savoir un beau jour, sans ménagements, que mieux valait pour eux se séparer. Et elle partit vers son destin... Deux ans plus tard elle était grande vedette et son nom brillait en lettres géantes à Broadway. Elle joua pendant presque un an « Dinner at Eight », de célèbre mémoire. Elle eut de l'argent, des bijoux, des voitures et surtout des centaines d'hommes qui lui offrirent leur vie, leur fortune et leur cœur.

Et alors commença la seconde aventure.

Un éminent metteur en scène d'Hollywood, John Stahl, tout frais de son triomphe de « Back Street », préparait un nouveau film : « Only Yesterday ». Mais Irene Dunne n'était pas libre et on ne trouvait personne pour le rôle. Un rôle d'ailleurs magnifique. Toutes les vedettes, petites ou grandes, de la corporation tentèrent un essai. C'est alors qu'à Broadway Stahl vit Margaret, s'en engoua et lui offrit un contrat sensationnel.

Margaret, comme tous les artistes de théâtre, méprisait Hollywood, mais accepta le contrat à cause de la somme à plusieurs chiffres mentionnée dans l'accord. Elle consentit en outre à se faire extirper une verrue sur la joue gauche et partit pour Hollywood. Elle dut s'arrêter en route pour quelques jours parce que la cicatrice de sa joue s'infectait. Elle en profita pour faire prononcer son divorce d'avec Henry Fonda. C'est donc totalement libre qu'elle arriva au cinéma. Libre et résolue.

Elle débutait dans des conditions uniques avec un gros salaire et un rôle magnifique. Stahl avait tant chanté ses louanges que les producers s'attendaient à voir un oiseau rare. Elle tardait un peu à cause de ses complications esthétiques et matrimoniales.

Enfin, un jour, on annonça à la direction « Miss Sullavan ». Et les directeurs stupéfaits virent entrer une jeune femme maigre, pas belle, vêtue d'une chemise sport et d'un vieux pantalon élimé, les cheveux pas coiffés, sans rouge ni poudre, chaussée d'espadrilles sales. C'était la ravissante vedette annoncée à grands tapages publicitaires...

En tout cas, l'idée n'était pas bête. Sans beauté, Margaret avait compris qu'elle ne pourrait s'imposer à Hollywood avec les armes de la coquetterie. Elle choisit le parti de ne jamais se peigner ou s'habiller convenablement.

Elle s'emporta parce que les maquilleurs et les opérateurs, désespérés par son visage ingrat, cherchaient par quels artifices l'embellir. Elle se querella avec son metteur en scène parce qu'il lui faisait recommencer des scènes. Elle quitta plusieurs fois les studios en faisant un bruit infernal et il fallut la supplier pour qu'elle revienne...

Elle tourna plusieurs films et son succès ne fit que grandir. Citons entre autres le merveilleux et si humain « Little Man, What Now ? ». Elle commença « The Good Fairy » avec William Wyler. Ce qui fut un cauchemar pour tout le monde, depuis Wyler au dernier des électriciens. Les disputes étaient quotidiennes ou plutôt incessantes. Un jour, Margaret Sullavan quitta le plateau et Wyler la suivit dans sa loge. On ne les revit que trois jours après. Ils s'étaient secrètement mariés à Yuma. Toquade ? Défi ? Surprise ? Hollywood, pour une fois, n'avait rien prévu. Il est vrai que le plus surpris de l'histoire était Wyler lui-même. On les vit ensemble faire de la moto sur les routes de la côte, se disputer en public, se réconcilier et, finalement, divorcer sans bruit dans une petite ville du Mexique.

Et vint enfin la troisième et dernière aventure.

Dans tous ses démêlés, parfois violents, avec ses producers, la farouche Sullavan triomphait. Elle triomphait à cause de son impresario, Leland Hayward. Il était toujours là, patient et adroit, précieux, indispensable. Un homme riche, distingué, élégant dans sa manière de vivre, de s'habiller, de parler et de penser. Un vrai gentleman. D'une discrétion exquise. On le disait fiancé à Katharine Hepburn qui, comme la Sullavan, lui devait toute sa carrière. Il ne démentait ni ne confirmait, sortait souvent avec Katty, avec Margaret et avec bien d'autres femmes encore.

Un jour, la « mégère », ainsi que l'appelaient tous les techniciens d'Hollywood, annonça qu'elle irait à Broadway créer « Stage Door ». Puis, au dernier moment, sans avertir — elle n'avertit jamais — elle déclara qu'elle ne voulait plus de son rôle. Elle s'était mariée à Leland Hayward et attendait un enfant. La petite Brooke Hayward naquit en 1937. Le jeune ménage revint dans la cité du film et s'y installa pour de bon cette fois.

On vit alors Margaret, qui se vantait d'être la seule actrice qui ne possédât pas un manteau d'hermine, renoncer à ses espadrilles, à ses costumes informes. Elle devint élégante, soignée, accompagna volontiers son mari dans des soirées, apprit à recevoir, sut être aimable.

Et alors vinrent les plus beaux rôles. Celui de Pat, l'émouvante et frêle Pat de « Three Comrades » et « The Shining Hour » avec Joan Crawford. La jeune femme dut alors abandonner l'écran pour une dizaine de mois, car elle attendait un autre bébé.

La voici revenue de nouveau au cinéma. Elle a tourné coup sur coup deux chefs-d'œuvre : « The Shop around the Corner » et « The Mortal Storm », où elle se révèle une femme nouvelle, pleine de sensibilité et d'humanité.

ADRIAN ISBELLS

PETITS TRUCS DE BEAUTE

Si vous voulez avoir des cils qui paraissent longs, essayez la nouvelle méthode de Virginia Grey. La jeune femme vous conseille de les brosser avant tout avec du mascara marron, puis de rebrosser leurs bords avec un rimmel noir. De cette façon, ils auront l'air beaucoup plus longs qu'ils ne le sont vraiment.

* * *

Si vous aimez jardiner, imitez Helen Gilbert qui porte des gants de cellophane enduits d'une bonne crème nutritive. De cette façon, tout en faisant son travail, elle nourrit la peau de ses mains qui deviennent blanches et douces.

* * *

Accorder la couleur de ses yeux à celle de son chapeau est la nouvelle mode que Diana Lewis a lancée à Hollywood. Elle prétend que cela rehausse le charme de la physionomie et donne à la femme un je ne sais quoi de mystérieux et d'attrayant.

* * *

Si vous avez eu une journée de marche ou de fatigue, reposez vos pieds en prenant un bain de mousse. Pour cela, versez quelques paillettes de savon dans une cuvette remplie d'eau chaude. Laissez-y vos pieds pendant au moins 20 minutes. Rita Johnson, qui prescrit ce traitement, le garantit efficace.

* * *

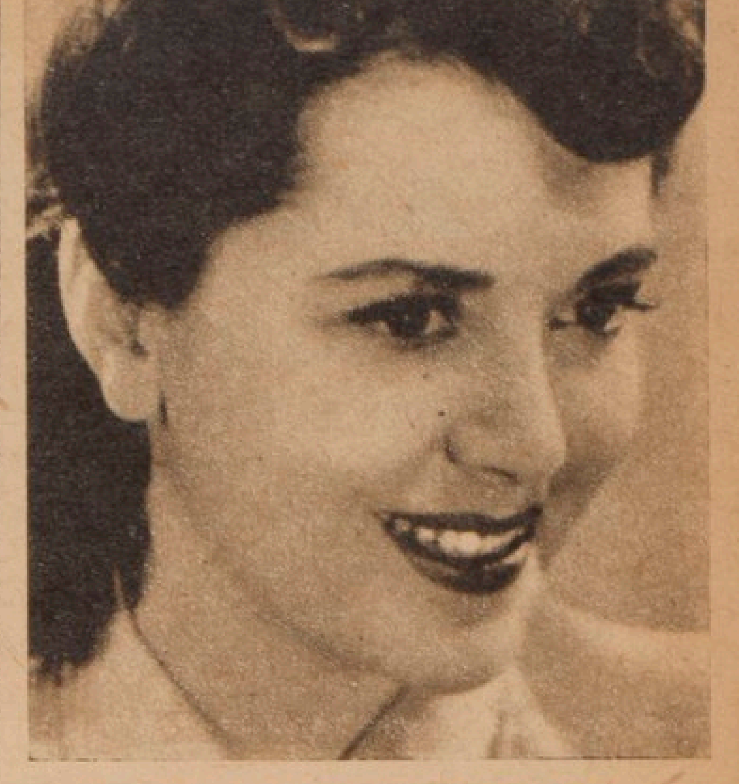
Lorsque vos lèvres sont gercées, commencez par les brosser doucement avec une brosse de soie, trempée dans de l'eau tiède et abondamment savonnée. Puis mettez une couche de crème et allez au lit. Anne Shirley emploie toujours ce moyen et elle a des lèvres aussi lisses que celles d'un nouveau-né.

* * *

Pour éviter la formation des rides autour de la bouche, mastiquez régulièrement pendant au moins une heure chaque jour. C'est à Eleanor Powell que vous devez ce conseil de beauté.

* * *

N'employez jamais des instruments d'acier lorsque vous nettoyez le dessous de vos ongles. Ann Rutherford préfère un bâtonnet enroulé d'ouate et trempé dans de l'eau oxygénée. Cela nettoie admirablement et ne blesse pas la peau, extrêmement sensible à cet endroit.



ANN RUTHERFORD VEDETTE MONTANTE

L'espiègle Polly Benedict des films de la série du Juge Hardy est d'origine écossaise. Son grand-père, Samuel George Rutherford, était membre des Communes. Son père, émigré aux Etats-Unis, fut une des vedettes de Metropolitan Opera de New-York sous le pseudonyme de Juan Gilberti. Sa mère, Lucille Mansfield Rutherford, fut une des actrices les plus aimées des premiers films muets. Son grand-père maternel, Richard Mansfield, a laissé le souvenir d'un interprète parfait de Shakespeare. Nantie d'une pareille ascendance, elle n'avait à choisir qu'entre la politique et le théâtre.

Elle opta pour la scène. Le hasard voulant qu'on ait besoin d'une enfant dans une pièce que jouait sa mère, Ann Rutherford fit ses débuts dans « Mrs Wiggs and the Cabbage Patch ». Quelques années passent, Ann débute à la radio, puis on la retrouve qui fait successivement une douzaine de films, quelques-uns sous la direction de Lew Ayres, alors metteur en scène.

Ann Rutherford est ensuite engagée par la Metro-Goldwyn-Mayer. Elle tourne un court métrage, paraît ensuite avec Richard Dix dans « The Devil is Driving », puis avec Robert Montgomery et Rosalind Russell dans « Live, Love and Learn », dans « Of Human Hearts » avec James Stewart.

Ann Rutherford sera incorporée ensuite... ou presque dans la famille Hardy comme « sweetheart » de Mickey Rooney.

Mais Ann Rutherford voit s'ouvrir devant elle une carrière moins limitée que celle-ci. Elle a été choisie comme partenaire de Wallace Beery dans « Wyoming ». Nous la verrons dans « Pride and Prejudice » et dans « Gone with the Wind ».

MINISTERE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

AVIS

CONCOURS

pour la rédaction de livres destinés à l'enseignement du français dans les écoles secondaires de garçons et de filles.

Le Ministère de l'Instruction Publique fait connaître qu'il met au concours les trois ouvrages suivants, destinés à l'enseignement du français (deuxième langue étrangère) dans les Ecoles secondaires de Garçons et de Jeunes Filles.

1° — Pour l'ensemble des quatre années préparatoires à l'examen de la Partie Générale du Certificat d'Etudes Secondaires : une méthode subdivisée en 4 livrets séparés, correspondant chacun à une année d'études.

2° — Un livre unique (lecture, grammaire, exercices, récitation) destiné à la Classe de Lettres.

3° — Un livre unique (lecture, grammaire, exercices) à l'usage des Classes de Sciences et de Mathématiques.

Les ouvrages imprimés, polycopiés ou manuscrits, seront reçus à la Direction des Magasins Généraux du Ministère de l'Instruction Publique jusqu'au 1er Décembre 1941.

Les livres adoptés seront mis en usage dans les écoles dès le début de l'année scolaire 1942-43, après cession des droits d'auteur au Ministère. Les conditions de cette cession, ainsi que tous autres détails utiles concernant le concours, seront communiqués aux intéressés sur demande adressée à Monsieur le Directeur des Magasins Généraux du Ministère de l'Instruction Publique, rue Darb-el Gamamiz, Le Caire.

Le présent avis de concours n'implique aucun engagement entre le Ministère et les auteurs éventuels. (7633)

LA VIE CHERE ET LES SALAIRES

Un des problèmes majeurs confrontant une bonne partie de la population égyptienne est sans aucun doute celui de la vie chère.

Pour l'ouvrier qui vivait avec ses dix piastres par jour, pour l'employé de dix à quinze livres par mois, la question : « Comment joindre les deux bouts ? » est éternellement posée.

C'est que, en dehors des articles de première nécessité tombant sous le tarif, une famille a besoin de mille et un autres produits qui tous ont haussé de 100 à 300 %.

Ainsi les légumes sont 200 % plus chers qu'avant la guerre. Il en est de même pour certains fruits produits localement : les bananes, par exemple.

Mais pour certains articles importés, la hausse est beaucoup plus considérable. Le fil à coudre a été majoré de 150 %, les boutons de 200 %, la poudre à nettoyer la vaisselle a passé de 3 millièmes le paquet à 3 piastres ! Le fil électrique a haussé dans la même proportion. La vaisselle — que les domestiques cassent si souvent — est à des prix inabordables.

Ces quelques exemples que nous avons cités montrent que la hausse du coût de la vie ne saurait être tablée seulement sur les statistiques officielles qui, elles, ne prennent en considération que le logement, la nourriture et l'habillement.

Dans un ménage, il faut beaucoup plus que cela. On a besoin de centaines de petites choses que la ménagère achetait — parce qu'elles étaient peu coûteuses — avec l'argent de la nourriture. Il ne saurait plus être de même aujourd'hui, la hausse survenue rendant les petites économies domestiques impossibles.

D'après les statistiques officielles, la hausse du coût de la vie est de l'ordre de 20 % en moyenne.

Ces chiffres, avons-nous dit, sont basés sur les prix du logement, de la nourriture et de l'habillement.

Le logement, estime-t-on, exige de 20 à 25 % des rentrées de l'employé, la nourriture 40 %, l'habillement 20 %, les amusements et autres frais 20 %.

Examinons un cas, à la lumière de ces chiffres. Prenons celui d'un employé marié n'ayant pas d'enfants qui toucherait 15 livres par mois.

LOGEMENT	P.T. 300
NOURRITURE	„ 600
HABILLEMENT	„ 300
FRAIS DIVERS	„ 300

Avant la guerre, il s'en tirait. Aujourd'hui, cela devient presque une impossibilité. Si le logement n'a pas augmenté, la nourriture, quoi qu'on en dise, est pour le moins 40 % plus chère. Car elle doit comprendre non seulement le pain, la viande et les légumes, mais aussi le thé, le café, le sel, le savon, les fruits, le pétrole, etc., etc.

L'habillement connaît une hausse plus considérable encore.

Pour les frais divers qui comprennent les cigarettes, le cinéma, le transport, il n'y a heureusement pas de majoration.

Donc, en admettant que l'employé en question doive suivre son petit train de vie d'avant-guerre, il lui faudra 240 piastres en plus pour sa nourriture et au moins 150 piastres en supplément pour son habillement.

Comment faire pour joindre les deux bouts ?

On économise en général sur la nourriture et l'on est mal nourri, ce qui diminue la capacité de rendement ; l'on se fait un complet par an au lieu de deux et l'on est mal habillé, ce qui réduit et le bien-être et le prestige de l'homme. Dans les deux cas son énergie est affectée, son travail en souffre.

Durant l'autre guerre, dès qu'une situation semblable à celle qui régit aujourd'hui la vie économique de l'Egypte fut atteinte, le problème fut réglé par une généralisation du bonus de vie chère.

Cette fois-ci, il en est autrement. Certaines grandes maisons de commerce, des banques, des entreprises d'utilité publique, se rendant compte que le rendement de leur personnel pourrait être affecté par la misère qu'engendre pour les budgets modestes la hausse du coût de la vie, ont spontanément accordé soit des augmentations, soit des gratifications. Mais la grande majorité, dans l'immense majorité des cas, les salaires demeurent ceux d'avant-guerre.

On reconnaît généralement que les patrons, les employeurs ne sont pas logés à meilleure enseigne : les difficultés du trafic maritime ont paralysé le commerce d'importation et d'exportation, la hausse du prix des matières premières, du carburant affecte l'industrie locale.

Néanmoins, dans de très nombreux cas, on vend au double les produits achetés avant la guerre. La production locale, malgré la cherté des prix, n'arrive pas à suffire à la demande. Les forces britanniques dépensent deux millions de livres par mois en Egypte. Le coton a été vendu à des prix satisfaisants et les trente millions de livres qu'il a rapportées sont en quête de placement. La circulation fiduciaire a passé de 24 millions à 40 millions de livres. Tout ceci est signe de prospérité économique.

Ne serait-il pas juste que le salarié en profite dans une certaine mesure ? Qu'un bonus de vie chère lui soit accordé ? Ou si le mot « bonus », rappelant trop l'autre guerre, est impopulaire, demandons qu'une partie des bénéfices extraordinaires qui vont être frappés d'une surtaxe soit affectée à améliorer le sort des employés dont les ressources sont soumises à une fort rude épreuve par la hausse continuelle du coût de la vie.

D'UNE SEMAINE A L'AUTRE

Bénéfices de guerre

L'impôt sur les bénéfices de guerre sera bientôt un fait accompli.

Le conseil des ministres a approuvé le projet de loi et l'a envoyé à la Chambre aux fins de discussion.

Le projet de loi a un effet rétroactif en ce sens que l'impôt courra à partir du 1er janvier 1940. Il prévoit pour la base des profits non sujets à la surtaxe la moyenne des bénéfices des années 1937, 1938 et 1939 ou bien une rémunération de 8 % sur le capital.

Le choix entre ces deux méthodes est laissé aux contribuables pourvu qu'ils aient un relevé régulier.

L'impôt spécial ou surtaxe sera perçu à raison de 20 % si le bénéfice est de 25 % supérieur aux profits taxables normalement. Il est de 35 % si le bénéfice de guerre est de 25 à 50 % supérieur aux profits normaux et il sera de 50 % pour toute somme supérieure.

Naturellement, des profits surtaxables devront être déduits les profits normaux, c'est-à-dire soit 8 % sur le capital, soit la moyenne des trois dernières années.

Citons quelques exemples :

X commerçant ayant L.E. 10.000 de capital a fait L.E. 2.000 de bénéfices. Il paiera une taxe ordinaire sur les premières L.E. 800 de ses profits. La taxe ordinaire et la surtaxe sur les 1.200 livres restantes. Comme dans son cas, la somme de bénéfices surtaxable est supérieure au montant taxable normalement, la surtaxe sera de 50 % sur les 1.200 livres.

Le prochain budget

Il nous faut reconnaître que le ministère des Finances a fait de la bonne besogne en se tenant strictement aux recettes pour balacer le budget de la prochaine année financière dont le Parlement sera bientôt saisi.

Le budget s'élèvera à 41 millions de livres. Il n'y aura ni emprunt ni prélèvement sur la réserve. Les dépenses devront être entièrement couvertes par les recettes.

Des économies importantes seront réalisées sur plusieurs chapitres du budget.

Toutes les dépenses pour les grands travaux publics ont été supprimées : 1° pour cause d'économie ; 2° à cause de la hausse du prix des matériaux de construction qui rend la mise en chantier de tels ouvrages fort onéreuse.

Le ministère des Finances a réduit de lui-même, conformément au vœu du Parlement, les crédits pour les autos des fonctionnaires. Déjà plusieurs des voitures des hauts fonctionnaires ont été supprimées. D'autres le seront encore.

On n'a pas touché au budget des émoluments des fonctionnaires, mais plusieurs fonctions vacantes dans divers ministères ont été purement et simplement supprimées.

Un seul fait est à regretter : les crédits nécessaires à l'œuvre des ministères de l'Hygiène et des Affaires Sociales ne sont pas aussi importants qu'on l'aurait désiré. Et c'est le fellah qui va souffrir de cet état de choses.

Il y a du sucre...

Le problème de la distribution du sucre semble, du moins pour le moment, avoir été résolu.

Grâce aux mesures prises par le gouvernement, les ménagères pourront se procurer toutes les quantités de sucre voulues et aux prix fixés.

La crise du sucre, comme on l'appelait, n'était due qu'au désir de lucre de certains distributeurs en gros qui au lieu de vendre aux détaillants les quantités qu'ils recevaient de la Société des Sucreries et Raffineries se contentaient de les stocker, espérant des prix meilleurs dans un proche avenir.

Actuellement, les distributeurs de sucre sont contrôlés par le ministère de l'Approvisionnement. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, ont vu leurs contrats supprimés.

L'Egypte produit plus de sucre qu'elle ne peut en consommer, la production dépassant de 50 à 60.000 tonnes par an, les besoins du pays.

Néanmoins, la crise du sucre doit amener les autorités à modifier les lois sur le stockage et le mercantilisme.

En Europe, même dans les pays hors de la guerre comme l'Espagne, les mercantis sont envoyés en prison. Leurs marchandises sont confisquées et de grosses amendes leur sont infligées. Ici, les affameurs de la population reçoivent la contre-valeur des marchandises qu'on leur saisit. Et au prix du jour...

Ne courant aucun risque, ils sont prêts à récidiver.

Des lois plus sévères ne sont pas seulement désirables, mais nécessaires.

LA FEMME MODERNE

LES RIDES

Cela débute par l'apparition de minuscules sillons, à peine tracés, sur le visage. Ils naissent en général sous les yeux, au coin des tempes, puis il en vient aux commissures des lèvres, près des ailes du nez, sur le front. Avec l'âge, les ravages s'étendent, du moins si on a négligé de s'en inquiéter dès le début, comme cela se produit très souvent.

On a tort, comme c'est d'habitude le cas, de penser que les rides sont un signe de vieillesse. Elles ne sont très souvent, sur le visage, qu'une vieillesse localisée et c'est pourquoi, parfois, elles atteignent des êtres très jeunes.

La cause principale des rides est presque toujours une question d'hygiène générale, d'hygiène mal comprise. Que faut-il faire, sinon pour les effacer, du moins pour les atténuer ?

Voici quelques conseils qui, soigneusement suivis, aideront à « réparer des ans l'irréparable outrage » :

Soignez votre état général, s'il en est besoin, et notamment les carences glandulaires.

Veillez au bon fonctionnement de votre foie, de vos intestins et de vos reins.

Ayez un nombre suffisant d'heures de sommeil. Evitez les veilles prolongées.

Démaquillez-vous soigneusement et bien à fond chaque soir.

Appliquez chaque jour, à votre visage, le principe de la douche écossaise : compresses très chaudes suivies d'affusions froides.

Pratiquez chaque soir, pendant au moins dix minutes, le massage facial. Il comporte plusieurs mouvements : le pétrissage, l'effleurement, le pianotement, le pincement et le claquement. Le pétrissage consiste à prendre l'épiderme du bout des doigts et à le presser doigts réunis, pouces opposés. Il est le plus indiqué pour l'amaigrissement. On l'emploiera avec succès contre le double menton, l'épaisseur de la nuque, etc...

L'effleurement, qui est un massage léger pratiqué en mouvements semicirculaires, le pianotement, dont le nom seul indique la technique, et le claquement, qui se fait alternativement avec la force externe ou interne du bout des doigts, ont un pouvoir stimulateur et activent la circulation du sang. Ils sont, par conséquent, excellents non seulement contre les rides, mais aussi contre tous les petits défauts de la peau : acné, couperose, etc...

Les claquements seront plus forts sur les parties charnues du visage, les joues, par exemple, que sur les parties osseuses : pommettes, maxillaires.

Les pincements sont atténuateurs et on les utilise à la fois contre les rides profondes, sillons aux commissures des lèvres, et contre les poches sous les yeux.

Tous les massages se feront plus doux sur les veines temporales, doux jusqu'à être plutôt un effleurement qu'un massage.

Les mouvements de massage se font en remontant.

Pour le front : de la base des sourcils vers le haut du front et vers les tempes. Pour le nez : des narines vers la racine du nez. Pour les joues : de la pointe du menton vers les tempes. Pour les commissures des lèvres : de ces commissures vers les tempes.

Seul le massage du cou se fait en descendant, c'est-à-dire en partant du dessous du menton et en allant vers les clavicules. Ce massage réclame une attention spéciale. Il faut masser principalement le long des muscles, mais éviter de toucher à la région dite de la pomme d'Adam, car on risquerait d'exciter mal à propos les glandes thyroïdes et parathyroïdes qui se trouvent à cet endroit.

Pour le menton : placez-vous la tête légèrement relevée et, avec le dos de chaque main, alternativement, mais dans un mouvement rapide et continu, donnez des claques légères sous le menton.

Si votre épiderme est déjà un peu abîmé, complétez le massage par l'application d'une crème appropriée qui nourrira votre peau. On fait, à cet effet, des crèmes à base d'hormones et de vitamines donnant des résultats extraordinaires.

Pour l'entretien de l'épiderme, afin de lui donner propreté et fraîcheur et pour retarder la progression des rides sur le visage déjà marqué, la douche filiforme faite avec un appareil spécial est parfaite. Seulement vous devez vous adresser à un bon institut de beauté, car vous ne saurez employer vous-même cet appareil.



Pour la ville, voici une très élégante toilette d'après-midi portée par Rita Johnson, la vedette américaine de tant de films à succès. La robe, les gants, le sac, les souliers et le chapeau sont noirs. Le haut du corsage s'orne d'un petit nœud de teinte claire. On remarquera le très original plissé de la robe. La fermeture du sac est en métal clair ouvragé.

LE CARNET D'ANNE-MARIE

RESOLUTIONS POUR L'AN NOUVEAU

Il est bon, lorsqu'une année commence, de faire des projets d'avenir, et surtout de prendre des résolutions utiles.

L'une de nos préoccupations essentielles, au cours de 1941, devra être de nous améliorer moralement et de nous nous efforcer d'atteindre un plan de vie spirituelle plus élevé.

Nous sommes toutes égoïstes, c'est un fait indéniable. Essayons donc, en 1941, de penser un peu moins à nous et de nous pencher davantage sur les misères d'autrui. Sortons de nos coquilles et tâchons d'aider ceux qui sont dans le besoin et à qui parfois un simple mot aimable pourrait apporter un grand réconfort.

Ne nous occupons des affaires d'autrui. Que « vivre et laisser vivre » soit notre devise. Soyons moins curieuses, moins bavardes, moins avides d'aller colporter, à travers la ville, les derniers potins du jour. On nous en saura gré et l'on ne nous en aimera que plus.

Cessons de nous faire du mauvais sang pour des futilités. Apprenons à réaliser que nous traversons des moments particulièrement pénibles et douloureux et que, nous arrêter à des petitesses, est faire preuve d'un manque total d'intelligence.

Ne perdons pas notre temps. Il est précieux, surtout en temps de guerre. Si nous avons des loisirs, employons-nous à améliorer le sort de ceux qui combattent, travaillons dans des hôpitaux comme aides-infirmières, faisons n'importe quoi, mais rendons-nous utiles. La vie nous a été donnée pour être employée et non gaspillée. Ne l'oublions pas et essayons de faire de 1941 une année utile et constructive.

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Mes larmes dans la nuit »

Si vos larmes pouvaient servir à quelque chose, je n'hésiterai pas à vous dire de pleurer tout le long du jour et de la nuit. Mais vous avez adopté le seul remède qui est inefficace. Pourquoi, au lieu de rester à sangloter, n'essayez-vous pas d'arranger ce que vous avez brisé avec tant de légèreté ? Un homme ne pardonne pas une insulte pareille, mais peut-être que celui qui vous aime a en lui une dose d'indulgence à votre égard ? Allez lui demander pardon. N'hésitez pas à le faire, aujourd'hui plutôt que demain, car il serait peut-être trop tard alors. Sachez plaider votre cause avec sincérité, ne lui jouez plus la comédie. Une autre fois, soyez moins légère.

Nièce « En dansant avec lui »

Mais non, Mademoiselle, l'envoûtement de la danse, l'atmosphère trouble ou sensuelle, c'est nous qui les créons, croyez-moi, et le reste n'a rien à voir là-dedans. Votre cavalier d'un moment doit avoir gardé de vous un bien mauvais souvenir et je le comprends fort bien. Une autre fois, soyez plus réservée et n'essayez pas de vous jeter ainsi à la tête du premier venu. Une jeune fille, si moderne soit-elle, ne doit jamais dépasser certaines bornes de la convenance.

Nièce « Suis-je sale ? »

Mais non, vous ne l'êtes pas. Seulement vous ne savez pas nettoyer convenablement vos oreilles, et c'est pour cela qu'elles sont toujours pleines de cérumen. Prenez un bout de coton hydrophile que vous enroulerez autour d'un bâtonnet ou, à défaut, d'une allumette. Trempez dans de l'alcool et nettoyez bien la partie interne de l'oreille. Pour le partie externe, employez aussi un morceau de coton trempé dans de l'alcool. Vous ne direz plus que vous êtes sale alors...

Nièce « Vie sans joie »

Il est impossible que votre vie soit aussi triste que vous la dépeignez et je suis sûre qu'il existe un petit coin bleu dans le ciel de votre vie. Voyez-vous, ma chère nièce, la vie n'est au fond que ce que nous la faisons. Si nous nous obstinons à demeurer pessimistes, elle nous apparaît sans issue ; mais si nous voulons la prendre du bon côté, elle nous réserve certaines joies qui ne sont vraiment pas à dédaigner. Je ne vois pas pourquoi vous vous plaignez : vous avez de la fortune, des parents qui vous aiment et des amis sincères. L'amour vous est inconnu ? La grande affaire ! Il viendra assez tôt, et c'est alors que vous regretterez les moments que vous vivez maintenant.

Nièce « Miranda »

Parlez-moi un peu plus de vous. J'aimerai mieux vous connaître. Il y a en vous un mélange d'intelligence et de finesse, de gaminerie et de sérieux qui m'a vraiment frappée. Je vous remercie beaucoup pour toutes les gentilles choses que contient votre lettre. C'est en recevant des missives comme les vôtres que j'ai envie de continuer ma route et d'essayer d'apporter aux femmes ce qu'il leur manque. Encore une fois, merci et à bientôt de vos nouvelles.

Nièce « Marguerite »

Vos cheveux deviendront plus souples si vous les soignez régulièrement. Brossez-les chaque soir et même deux fois par jour, si vous en avez le temps. N'employez que de la paraffine comme brillantine. Ayez une coiffure aussi floue que possible, pas de bouclettes retenues par des pinces, afin que vos cheveux puissent vraiment bien respirer. N'employez que des shampooings à base d'huile. Vous en trouverez partout dans le commerce. Si vous traitez ainsi vos cheveux, ils seront souples et soyeux au bout de quelques mois.

Nièce « Vivere »

Je l'ai déjà dit et redit à maintes reprises : je ne parle jamais politique dans les colonnes de cette rubrique qui est consacrée à la femme et, occasionnellement, aux hommes. Pour vos cheveux, voyez ma réponse à « Marguerite ».

Nièce « Hortense F. »

Vous pouvez venir me voir à la date fixée. Je vous attendrai. Ne perdez pas courage et dites-vous bien que vous n'êtes pas la seule à souffrir en ce moment. Des milliers de femmes sont dans le même cas que vous et savent souffrir en silence. Imitez-les. Priez et attendez. Dieu ne décevra pas la confiance que vous avez mise en Lui.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 65
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

A L'OCCASION DES FETES
UNE SUPERPRODUCTION SENSATIONNELLE

UNITED ARTISTS présente une production HAL ROACH

"ONE MILLION B.C.,,

avec

VICTOR MATURE ⁂ **CAROLE LANDIS** ⁂ **LON CHANEY JR.**

L'amour... il y a des milliers d'années ! Le monde préhistorique... ses bêtes monstrueuses de 70 tonnes... ses terrifiants cataclysmes volcaniques... Un spectacle prodigieux qui surprend l'imagination !

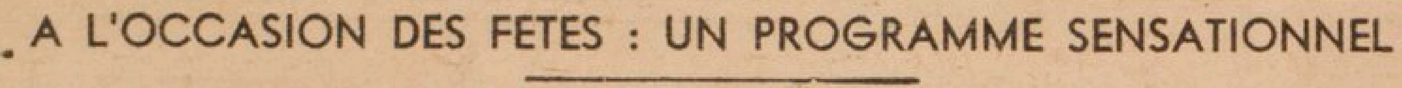
DU LUNDI 6 AU DIMANCHE 12 JANVIER

AU CINEMA ROYAL

Tél. 45675
59195
R.C. 5815

N.B. — Durant les Fêtes du Courban Baïram, chaque jour 4 représentations : à 10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.





A L'OCCASION DES FETES : UN PROGRAMME SENSATIONNEL

WARNER BROTHERS présente

JAMES CAGNEY ⁂ **GEORGE BRENT** ⁂ **PAT O'BRIEN**

dans

"THE FIGHTING 69th,,

L'histoire tour à tour poignante... amusante... haletante... du plus rude régiment de héros de la grande guerre !







N.B. — Durant les Fêtes du Courban Baïram, chaque jour 4 représentations : à 10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.

DU LUNDI 6 AU DIMANCHE 12 JANVIER

AU CINEMA DIANA PALACE

Tél. 47067 — 47068 — 47069

A L'OCCASION DES FETES : UN PROGRAMME SPECIAL !

UNITED ARTISTS présente une production HAL ROACH

STAN LAUREL ⁂ **OLIVER HARDY**

dans

"SAPS AT SEA,,

Faites provision de rire pour toute la nouvelle année !





DU MARDI 7 AU LUNDI 13 JANVIER AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391
R. C. 7374

N.B. — Durant les Fêtes du Courban Baïram, chaque jour 4 représentations : à 10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.